

ÉDITORIAL

Le 29 novembre dernier, dans l'amphithéâtre Marguerite de Navarre, a été projeté un film de 52 minutes consacré à André Miquel. Non, la formule est inexacte : durant ces 52 minutes, c'est André Miquel qui s'est exprimé face à une caméra qui le fixait impitoyablement, le réalisateur se contentant de varier légèrement les plans. Le public fut littéralement fasciné. Par le contenu, d'abord : André Miquel racontait les principales étapes de sa vie professionnelle et scientifique, tout en livrant quelques confidences ou anecdotes plus personnelles. Mais aussi les expressions, le phrasé, une touchante sincérité teintée d'humour et de poésie vous atteignaient en plein cœur. Tous repartirent enchantés.

Cette projection représente le premier aboutissement d'un pari. Depuis plusieurs années, planait l'idée (lancée par Pierre-Gilles de Gennes) de constituer des "archives du Collège", à partir d'interviews de professeurs. Certes, l'Institut national de l'audiovisuel conservait des entretiens, des reportages sur certains laboratoires, voire quelques documents sur le Collège lui-même. Mais, pour l'essentiel, il s'agissait d'œuvres de circonstance liées à un événement ou à un thème : Lévi-Strauss et le structuralisme, tel ou tel prix Nobel, Coppens et Lucy, Bourdieu et les média, etc.

Il y a trois ans, la décision fut prise de lancer une "série" d'interviews. Une petite commission fut constituée autour de Pierre Bourdieu et se mit à réfléchir sur la formule à adopter. Fallait-il, comme le suggérait Bourdieu, organiser les questionnaires selon des "grilles" qui s'appliqueraient à chaque entretien ? Ou bien laisserait-on au réalisateur une relative liberté ? La disparition de notre collègue conduisit à choisir le second parti.

Se posa alors une question plus terre à terre, celle du financement. Cher lecteur, ne faites pas les yeux ronds, admettez la triste réalité : les producteurs ne se précipitent pas pour "couvrir" le Collège de France. Aussi hallucinant qu'il paraisse, les télévisions préfèrent Zinédine Zidane à Claude Cohen-Tannoudji, Johnny Hallyday à Christine Petit ou Monica Bellucci à Jean-Pierre Changeux (exemples purement arbitraires) !

Comme souvent, survint un hasard (heureux). Un réalisateur nommé Ramdane Issaad, qui avait auparavant suivi une filière scientifique, était en train de tourner un reportage sur un des laboratoires du Collège. Ayant eu vent du projet "Mémoire", il en parla à un producteur de ses relations, Jean-Marc Robert, directeur de la société de production Media Vidéo Compagnie, lequel fut aussitôt séduit et se lança dans l'aventure, avec l'aide de la Fondation Hugot qui apporta un co-financement.

Ainsi furent réalisés par R. Issaad les interviews d'Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean Delumeau, Marc Fumaroli, André Miquel et François Jacob.

Puis Jean-Marc Robert intéressa à l'entreprise Philippe Chazal, qui dirigeait, il y a deux ans, la chaîne de télévision câblée *L'Histoire*. Fut tournée une série d'entretiens avec Étienne-Émile Baulieu, Claude Cohen-Tannoudji, Jean Dausset, Pierre-Gilles de Gennes et Nicole Le Douarin, entretiens diffusés sous le titre "Les aventuriers de la science".

Au printemps dernier, conforté par la qualité de ces réalisations et par l'estime qu'elles rencontraient, le Collège tenta de pérenniser l'entreprise en recherchant d'autres partenariats. Divers contacts furent pris, notamment avec La Cinq – mais les changements survenus dans le Service public de la télévision ont retardé (espérons qu'il ne s'agit que d'un retard) la conclusion d'un accord. En revanche, une convention de coproduction vient d'être signée entre le Collège, MVC et le SCEREN (ancien Centre national de la documentation pédagogique), ce dernier apportant ses moyens techniques et assurant une vaste diffusion sur ses sites numériques. Pour l'année en cours, ont été tournées ou vont l'être (si les professeurs donnent leur accord) les interviews d'Anatole Abragam, Jacqueline de Romilly, Françoise Héritier, Pierre Joliot, Philippe Nozières et Paul Veyne.

Les discussions avec ces institutions ont amené à réviser – ou plutôt à diversifier – les choix initiaux. Des interviews de trois ou quatre heures sont nécessaires pour permettre à chaque professeur de retracer sa carrière et d'exprimer ce qui lui tient à cœur. Ces documents sont précieux pour la "mémoire du Collège", ils sont et seront archivés, ils peuvent être diffusés sur des supports spécialisés. Mais, si l'on veut toucher un public plus large, on ne saurait dépasser le format 52 minutes. C'est pourquoi, grâce à Gilles L'Hôte, responsable du service audiovisuel du Collège, qui assume une part croissante dans la réalisation, certains des films précédemment tournés ont été "réduits", et, désormais, chaque interview fera systématiquement l'objet d'un 52 minutes.

Donc, l'entreprise (au départ difficile), semble trouver sa vitesse de croisière, et d'autres ambitions ne sont pas exclues. Pour en juger (et en discuter), rendez-vous le 27 février (autour de Marc Fumaroli) et le 3 mai (autour de Claude Cohen-Tannoudji), à 19 heures, amphithéâtre Marguerite de Navarre !

Christian Goudineau
titulaire de la chaire d'Antiquités nationales

LEÇONS INAUGURALES

CHAIRE DE CRÉATION ARTISTIQUE 2005-2006

**Christian de Portzamparc**

a donné sa leçon inaugurale le 2 février 2006
Son cours intitulé “figures du monde, figures du temps”, a commencé le 24 février 2006.

Premier titulaire de la chaire de *Création artistique*, architecte. Pritzker Price, 1994, Grand prix de l'urbanisme, 2004.

Extrait de la leçon inaugurale :

“Peut-on enseigner la création ?

On peut témoigner d'une expérience. Ce qui a nourri la mienne, c'est le fait de construire, de dessiner, écrire, réfléchir, peindre même, pour construire ou faire construire les autres, avec en tête une question : quel sens a l'architecture ? L'architecture concrétise le temps. Pour l'évoquer, on a l'habitude de présenter les chefs d'œuvres, les preuves héroïques de l'existence de la discipline, les modèles. Mais pour parler de la création, de ce que nous pouvons rêver et calculer aujourd'hui, ce serait prendre une voie très académique. Le monde n'est plus le même. Au contraire de la démarche scientifique qui définit son corpus au sein d'un système général repéré, il nous faut ici pour percevoir notre époque, pour créer, élargir considérablement le regard.



La leçon inaugurale sera disponible prochainement aux éditions Fayard et en vidéo (coproduction Collège de France/CNED)

Cherchant à dire ce qu'est l'architecture, ce qu'elle transforme, cherchant à cerner quel est le territoire de la pensée qu'elle soulève, je voudrais évoquer tout ce vaste champ qui nous est accessible et s'ouvre à notre regard sur la surface

de la terre... Là où nous sommes apparus, là où nous marchons, respirons et œuvrons. Ce champ qui nous rend visibles toutes choses, celles qui étaient déjà là et celles que nous produisons, nos habitats, nos objets, nos millions d'objets disséminés sur les plaines au milieu des arbres et des fleuves. Tout cet espace que nous modelons sans cesse, ce milieu sensible, transformé, produit par l'homme sur la planète, est un artéfact, un double artificiel de la nature, fait pour nous servir. Et il nous échappe de plus en plus. [...] Pour moi c'est bien cette production, ce dialogue incessant de l'homme avec son milieu qui définirait notre intérêt pour l'architecture. [...]

L'engagement dans la production caractérise l'architecture et la distingue de la science. Mais c'est avant tout notre relation à la vérité qui est fondamentalement différente dans l'un et l'autre cas. [...]

Réfléchir à ce que nous apprend l'architecture aujourd'hui, dans ses effets comme dans sa production, est saisissant. C'est une figure du monde.

“Je voudrais ne jamais cesser d'être étonné en voyant une locomotive” disait Guillaume Apollinaire. Je crois que l'étonnement est la démarche heuristique dans toute création, et cet étonnement est le même que celui du savant : la découverte, et du philosophe : la question existentielle. Avec l'architecture, dans les villes, les bâtiments, je suis curieux et je suis étonné, ce sont comme des livres dirais-je, mais non, cela ne se contente pas de raconter, cela me met en situation, mon corps est autre. Je suis étonné à Pékin, et par les berges de la Seine, par Manhattan, le ciel découpé jusqu'au sol par la perspective de ses rues verticales, et par Sao Paulo, sa plaine sans fin de petites tours et ses rues comme des fresques narratives de vitrines et de maisons. Je suis étonné que la symétrie ait été une sorte de dogme non prononcé pendant des siècles d'architecture, que l'idée même d'architecture survive, et je suis étonné de voir les villes devenues comme des pays.

Je n'envisage pas l'architecture comme pensée sans comprendre cette condition urbaine élargie dans son entier...”

NOMINATIONS DE PROFESSEURS

Jon ELSTER

*professeur*titulaire de la chaire *Rationalité et sciences sociales*.Leçon inaugurale : 1^{er} juin 2006.

Sujet du cours : La faiblesse de volonté

Jon Elster a été, entre autres, directeur de recherches à l'Institut de recherches sociales d'Oslo, professeur de science politique et de philosophie aux universités de Chicago et Columbia. C'est l'auteur d'une œuvre considérable, impressionnante par son volume et par son audience. Sans doute la façon la plus simple de témoigner de la nature et de l'ampleur de sa notoriété est-elle d'évoquer la liste des conférences prestigieuses qu'il a été amené à prononcer dans toutes les parties du monde au cours des 25 dernières années. Un bref échantillon souligne, si besoin était, la dimension très internationale et transatlantique, l'ancienneté de la notoriété, (la *George Lurcy lecture* à Chicago et la *Gareth Evans memorial lecture* à Oxford, prononcées dans les années 80), mais aussi la largeur des publics savants touchés : les commanditaires sont aussi bien des juristes (*John Dewey lecture in the philosophy of law*, à Harvard), des économistes (la *Schumpeter lecture* de l'*European Economic Association*), des politologues (*Stein Rokkan lecture* à Copenhague), des spécialistes des sciences cognitives et des philosophes (conférence Jean Nicod à Paris).

Cette évocation témoigne de l'écho dans le monde savant d'une œuvre qui se situe aux interfaces de la sociologie, de la science politique, mais aussi de la philosophie, de l'économie et du droit. Ce succès appelle explication. Car se situer aux interfaces n'est pas en

soi original : la posture suscite beaucoup de vocations, mais la réussite est rarement au rendez-vous, tant il est vrai que l'organisation disciplinaire, matrice d'un savoir plus cumulatif sur la société, ne se laisse pas facilement transgresser. L'étonnante audience de l'œuvre d'Elster, aux interfaces de plusieurs sciences sociales, trouve sans doute son origine dans la conjonction d'un talent rare et d'une carrière riche en rencontres et confrontations improbables. Rappelons les grandes étapes d'un parcours intellectuel particulièrement original et fécond en retenant, à titre d'exemple plus que dans une perspective exhaustive, quelques-unes des réalisations les plus significatives.

Jon Elster est né à Oslo en 1940. Son père, de formation scientifique, qui a enseigné quelque temps le norvégien à la Sorbonne est l'auteur d'un dictionnaire franco-norvégien. Jon Elster a ainsi dans sa période de formation, subi une triple influence, celle, *via* sa famille, de la culture française, qui en fera un familier des grands auteurs de Montaigne et Stendhal sans oublier Tocqueville, celle de la philosophie, au travers de son mentor à l'université d'Oslo, Dagfinn Follesdal, qui s'était fixé comme programme de traiter "les problèmes de la philosophie continentale, avec les méthodes de la philosophie analytique" et qui lui fera approfondir Hegel, et enfin celle du marxisme, une

influence que souligne le choix ultérieur de faire une thèse d'État sur Marx, projet qu'il mènera à bien à Paris.

En effet, Jean Hyppolite avait invité Elster à venir à l'École normale supérieure comme pensionnaire étranger et avait accepté de diriger ses travaux. Mais Jean Hyppolite étant décédé au moment de son arrivée, il se tourna en 1968 vers Raymond Aron qui sera son directeur de thèse. C'est une étape décisive de la construction de sa personnalité intellectuelle, une période où il élargira ses horizons et s'ouvrira à la sociologie comparée et à la science politique.

Convaincu que pour comprendre la pensée de Marx il fallait maîtriser les schémas intellectuels des économistes, il s'initiera aussi alors à l'économie et en viendra à concentrer son énergie intellectuelle sur l'étude d'une pièce fondatrice des théories économiques les plus influentes : la théorie du choix rationnel.

C'est à Chicago, en dialoguant avec Gary Becker un professeur du département de sociologie, mais économiste, ou avec les autres collègues de Becker, un sociologue, James Coleman ou un juriste, Richard Posner, et en se frottant aux thèses quelque peu provocatrices sur la rationalité en honneur là-bas, qu'il va développer sa propre démarche. Entre l'affrontement et le compromis, cette démarche va déboucher sur

un renouvellement de la réflexion sur la rationalité et interpellé un public large dans le domaine des sciences sociales.

Des multiples publications de Jon Elster, la plus connue est certainement son ouvrage *Ulysse et les sirènes*. Un des thèmes centraux qu'il développe, celui de la valeur de l'engagement préalable, n'est pas en un sens inédit. Thomas Schelling avait déjà souligné la logique de l'action apparemment insensée du capitaine qui brûle ses vaisseaux et se coupe toute retraite. Pourtant, l'image d'Ulysse attaché à son mât, rusant avec les faiblesses de sa volonté, a fait le tour du monde intellectuel et a eu un écho dont il est peu d'exemples dans nos disciplines. Cet ouvrage a été le point de départ de tout un champ d'étude, l'étude de la cohérence temporelle, qui est aujourd'hui en plein essor. S'y retrouvent économistes, psychologues, théoriciens des jeux ; il intéresse au premier chef les spécialistes de science politique et les sociologues.

Un second livre *Sour grapes* (les raisins verts), très connu aussi mais sans doute moins emblématique que le premier, met au centre de l'analyse ce que l'auteur appelle les préférences adaptatives, c'est-à-dire la tendance à aligner le souhaitable sur le possible (ils sont trop verts). Il souligne ce qu'il appelle les effets essentiellement secondaires, faisant écho à une thématique déjà présente dans les travaux d'un historien, professeur du Collège de France, Paul Veyne, dont Elster reconnaît et revendique l'influence.

Sa réflexion sur la rationalité se focalisera alors sur la triade de l'intérêt, de la raison et des émotions et sur l'analyse de la dynamique de leurs interactions. L'économie n'est ici qu'en seconde

ligne, alors que la sociologie et la science politique, voire le droit sont directement interpellés. Sa lecture des normes sociales est à la fois très fine et très forte : il démontre comment à l'intersection de la raison, de la passion et de l'intérêt, elles viennent, non platement masquer ni tout à fait supplanter, mais déplacer, sans l'annuler, le jeu des stratégies rationnelles. Il devient l'interlocuteur obligé de tous ceux qui comptent sur le sujet. En témoigne, exemple parmi beaucoup d'autres, la conférence intitulée "raison et émotions" qu'il avait organisée conjointement avec Pierre Bourdieu.

On se limite bien entendu ici à quelques-uns des grands questionnements de l'œuvre d'Elster et on ne prétend aucunement à l'exhaustivité. Mais sans doute ne peut-on terminer cette évocation sans signaler son analyse de la façon dont la raison, éventuellement perturbée par l'intérêt et les émotions, produit les conceptions de justice locale, la façon dont elle transmute les émotions de vengeance en désir de justice.

Il y a donc pleine cohérence entre l'intitulé de la chaire et l'œuvre du postulant ; comme cela avait souligné lors de la présentation de la chaire, le positionnement des disciplines des sciences sociales vis-à-vis de l'hypothèse de rationalité, en particulier celui de la sociologie, de l'anthropologie et bien entendu de l'économie, est constitutif de leur identité intellectuelle. C'est en ce sens que la réflexion de Jon Elster, en faisant une critique de la rationalité économique, a constitué une sorte de retour aux sources de la différenciation originelle des sciences sociales.

Il faut ensuite redire que J. Elster est une personnalité d'une visibi-

lité exceptionnelle, dont la culture est nourrie d'improbables rencontres, celles des moralistes français et de la philosophie analytique, du marxisme et de l'économie politique, du droit et de la psychologie expérimentale. Il a une œuvre, centrale et d'une rare visibilité, irriguée à la fois de culture humaniste et scientifique. Il est une des figures emblématiques d'un domaine qui à la fois est stratégique pour les sciences sociales et ouvre un espace de dialogue avec les sciences plus dures. ■

Roger Guesnerie
chaire de *Théorie économique et organisation sociale*

HISTOIRE DE L'ART EUROPÉEN MÉDIÉVAL ET MODERNE

Les leçons de Wilhem Schlink sur "Jacob Burckhardt historien de l'art"



Wilhelm Schlink

Sur la proposition du professeur Roland Recht, les professeurs du Collège de France ont invité le professeur Wilhelm Schlink à donner, du 3 au 24 novembre 2005, quatre leçons sur "Jacob Burckhardt, historien de l'art". Rappelons qu'il est à l'heure actuelle sans doute le meilleur connaisseur de cette grande figure du XIX^e siècle dont il prépare le volume 18 des Œuvres complètes, consacré aux cours sur "L'art moderne depuis 1550".

La réputation de *La civilisation de la Renaissance en Italie* est telle, aujourd'hui encore malgré l'âge de ce maître livre publié en 1860, que l'on oublie parfois qu'à côté de son activité d'historien, Jacob Burckhardt (1818-1897) a pratiqué au même titre l'histoire de l'art, discipline encore toute nouvelle qui était à la recherche d'un statut scientifique. Le premier manuel d'histoire de l'art est en effet paru en 1841-42 et son auteur, le Berlinoise Franz Kugler y célèbre l'idée romantique de l'universalité de l'art. Collaborateur de Kugler, Burckhardt procède à un élargissement de ce livre en vue de sa deuxième édition qui témoigne de sa connaissance profonde de nombreux aspects de l'art, aussi bien byzantin qu'espagnol.

C'est à lui aussi que l'on doit une réflexion à partir de *Cosmos*, d'Alexander von Humboldt : c'est l'esprit qui met de l'ordre et qui déduit des lois à partir de la description et de l'histoire du monde. Dans sa révision radicale des chapitres de Kugler, Burckhardt introduit l'idée que l'art doit être mis en relation avec l'état de la société du moment, même s'il se révèle être en contradiction apparente avec elle. Tout en étant la manifestation la plus éclatante de la liberté de l'esprit, l'art est cependant lié à sa réception, donc à un public capable d'éprouver la beauté.

Parmi les exigences méthodologiques dont se soucie Burckhardt, il y a la nécessité de

déterminer une chronologie, une attribution, les conditions historiques d'une œuvre ou d'une époque, les tâches (*Aufgaben*) de l'art, la responsabilité de l'historien de l'art envers son public, sans négliger d'apprécier la valeur artistique d'une œuvre. Comme Winckelmann, le savant bâlois considère que le voyage, la visite des monuments et des musées, est un effort primordial. Et l'on peut dire qu'il cherche dans un premier temps à donner de lui l'image d'un amateur, au sens noble du terme.

En réalité, il accumule notes de lecture et commentaires personnels durant ses visites, redistribuant mainte et mainte école ou attribution. Tout cela a donné naissance en 1855 à son ouvrage *Cicerone*, sous-titré "un guide pour l'appréciation des œuvres d'art en Italie". Nommé professeur d'histoire à l'université de Bâle en 1858, il sera également titulaire de la chaire d'histoire de l'art en 1874. Bien avant un autre bâlois, Heinrich Wölfflin, Burckhardt a exposé les grandes lignes d'une histoire de l'art sans noms propres. Il subordonne l'esthétique à la connaissance des œuvres mais il en attend la possibilité non négligeable d'établir, sur cette base, des lois communes. Son effort tend à coordonner les intentions artistiques d'une époque donnée avec les types légués par la tradition, tout en accordant leur autonomie aux différents genres ou aux techniques – l'architecture n'évolue pas de la même façon que la sculpture ou la peinture. Dans son cours à partir de 1873, à la différence de ce qui était la norme académique en Allemagne, il ne met pas l'accent sur l'art antique et le Moyen Âge surtout, mais il procède à une sorte de réévaluation de l'art après 1550 : l'art des Pays-Bas, en particulier celui d'un Rubens, occupe une place centrale, ce qui est alors une nouveauté.

Aux yeux de Burckhardt, le style élevé d'un grand artiste concentre l'art d'une

époque mais aussi d'un peuple ou d'une nation. Une notion qu'il a maintes fois utilisée, et dans une acception très subtile, est celle de "tâches". Par ce mot, Burckhardt veut caractériser aussi bien la commande spécifique à l'origine de telle œuvre, que le type (d'une architecture par ex.) ou le genre (en peinture : le portrait, le paysage) dont on s'empare à un moment donné, dans tel contexte, pour lui donner forme nouvelle. Il n'est pas aberrant de voir en Burckhardt, nourri de Schiller et de Winckelmann, et qui considérait la liberté comme le véritable ferment de la civilisation et donc des arts, une sorte de "républicain élitiste". La France de la monarchie ne pouvait donc produire qu'un art insuffisant ou dépourvu d'intérêt ; tout à l'opposé des Pays-Bas, où une bourgeoisie cultivée savait apprécier la valeur des œuvres que les artistes lui destinaient. L'élévation morale dont témoigne un art est ainsi le

vrai critère de sa valeur artistique. Il faut donc se tourner vers la figure de l'historien de l'art comme véritable médiateur entre l'art et le public : "Seule la connaissance du passé peut libérer un peuple des symboles qui l'enchaînent...". Mais cette connaissance est aussi d'ordre sensible : l'œuvre d'art, à la différence de l'histoire événementielle, suscite un dialogue entre l'artiste et le spectateur.

À la suite de ces conférences, qui ont constitué une admirable introduction au maître bâlois, il faut souhaiter que les éditeurs français ne s'intéresseront plus exclusivement au Burckhardt historien : ses recherches sur l'histoire de l'art ne sont ni complémentaires ni marginales. Elles constituent au XIX^e siècle un ensemble de révisions et de changements de paradigmes, de réflexions méthodologiques aussi, du plus grand intérêt. ■

RELIGIONS, INSTITUTIONS ET SOCIÉTÉ DE LA ROME ANTIQUE

Les conférences de M. Werner Eck au Collège de France



Pr John Scheid

M. Werner Eck est Professeur d'Histoire ancienne à l'Université de Cologne depuis 1979. Il est à l'heure actuelle universellement reconnu comme le plus grand connaisseur de l'Empire romain, de son administration, de ses élites, de son épigraphie. À ce titre, il collabore avec des collègues du monde entier, et notamment avec les historiens et épigraphistes français. On lui doit une série de livres sur ce sujet et sur les sources qui soutiennent ces recherches, ainsi qu'une très longue série d'études détaillées qui constituent le socle de toute recherche contemporaine dans la matière. Il y a deux ans, il a fait au Collège une conférence remarquée sur les diplômes militaires (certificats de naturalisation des soldats auxiliaires) et sur tout ce qu'ils nous apprennent sur l'administration romaine.

Mais les intérêts de Werner Eck vont bien au-delà. Après un travail de plusieurs années, il vient de terminer une monumentale histoire de Cologne à l'époque romaine (862 p.), qui renouvelle complètement nos connaissances sur cette ville majeure de l'époque romaine. Il

a accepté de donner quatre conférences, en mars prochain (voir agenda), qui examineront les grandes étapes dans la vie de l'*Oppidum Ubiorum*, devenu en 50 ap. J.-C. la *Colonia Claudia Ara Agrippinensium*, entre sa fondation et l'époque de Constantin.

Titre des conférences :

1. Auguste et l'oppidum des Ubiens : la naissance d'une capitale provinciale.
2. L'empereur Trajan sur le Rhin : la crise de l'année 97/98 ap. J.-C.
3. La Cologne romaine et sa base économique : une position privilégiée.
4. Un tournant historique : l'évêque Maternus de Cologne et l'Empereur Constantin. ■

PHILOSOPHIE DES SCIENCES BIOLOGIQUES ET MÉDICALES

Conférence de Patrick Suppes : *Neuropsychological Foundations of Philosophy*

Patrick Suppes

Tout jeune, Patrick Suppes servit dans l'armée américaine lors de la seconde guerre mondiale, en Asie, dans les services de la météorologie. Sa formation en physique et mathématiques lui avait permis de suivre une formation militaire spécialisée en hydrodynamique. La manière dont les météorologistes synthétisent des données empiriques complexes à l'aide de l'outil mathématique reste l'un de ses modèles scientifiques de référence. Après la guerre, il fit un doctorat de philosophie à l'université Columbia, New York ; son directeur de recherche fut Ernest Nagel. Depuis cinquante ans il enseigne la philosophie des sciences à l'université Stanford, Californie. Il est l'un des rares philosophes contemporains à avoir une œuvre scientifique : ses articles publiés sur la théorie de la mesure, sur le traitement des variables cachées en mécanique quantique, sur les modèles linéaires d'apprentissage utilisés par les psychologues, ont eu une large influence. Il pense que le rôle d'un philosophe n'est pas de concurrencer les scientifiques sur leur propre terrain, mais de clarifier les présupposés inhérents au travail scientifique. Il a ainsi participé au grand débat des années 1970 sur les "fondements" de la théorie mathématique des ensembles, et à la réflexion sur les "axiomes" de la décision rationnelle proposés pour formaliser le comportement des acteurs de la vie économique.

Très tôt intéressé par l'usage de l'ordinateur à des fins d'enseignement, il avait monté sur le campus de Stanford un laboratoire où se mettaient à l'étude des logiciels d'apprentissage de la logique et des langues. Ce même laboratoire est aujourd'hui engagé dans un programme de recherche en neurosciences, qui se propose de cerner, par des méthodes d'enregistrement et d'analyse statistique, les corrélats cérébraux des représentations mentales. Parallèlement, Patrick Suppes le philosophe réfléchit depuis plusieurs années sur le vieux problème du "libre arbitre", et sur la façon dont ce problème est radicalement modifié par le fait que l'on sait aujourd'hui définir des situations empiriques dans

lesquelles il est impossible de trancher entre l'hypothèse déterministe et celle d'un comportement aléatoire.

Le Pr Suppes a été plusieurs fois invité au Collège de France. D'aucuns se souviennent des conférences qu'il fit en 1979, à l'invitation du Pr Vuillemin, et qui donnèrent lieu à la publication du livre *Logique du probable* (Flammarion, 1981). En novembre 2005, invité cette fois à l'initiative du Pr Fagot-Largeault, il a donné une conférence publique intitulée "Neuropsychological foundations of philosophy". Dans le sillage de cette conférence, la chaire de *Philosophie des sciences biologiques et médicales* a organisé deux séances de séminaire avec l'équipe du Pr Olivier Dulac (Hôpital Necker) et du Dr Catherine Chiron (Inserm U663, 'Épilepsies de l'enfant et plasticité cérébrale'), qui travaille sur le retentissement cognitif de certaines épilepsies sur le cerveau en développement. Le Pr Patrick Suppes a présenté aux cliniciens quelques éléments des recherches poursuivies dans son laboratoire sur les isomorphismes structuraux entre les mots et leurs représentations cérébrales. De leur côté, les Drs Lucie Hertz-Pannier (Inserm U663 et Hôpital Necker), Christine Bulteau (Inserm U663 et Fondation Rothschild), Mathieu Milh (Inserm U29), et Isabelle Jambaqué (Institut de psychologie de Boulogne – Université Paris 5) ont donné respectivement des présentations sur l'apport de l'imagerie à la visualisation des réseaux neuronaux normaux et pathologiques au cours du développement du langage chez l'enfant, le développement cognitif après hémisphérectomie, le développement des réseaux sensori-moteurs, et le développement de la mémoire. À la discussion fort animée qui a suivi ont participé les Prs Henri Korn, Pierre Buser, Robert Naquet (Académie des sciences) et le Pr Alain Leplège (Université Paris 7). Enfin, comme il l'avait fait de façon informelle lors d'un de ses passages à Paris en 2002, le Pr Suppes s'est de nouveau prêté au jeu des questions et des réponses avec les jeunes docteurs du Groupe de travail sur l'éthique et la philosophie des sciences (GTEPS). À l'occasion de cette nouvelle visite, le Pr Suppes s'est vu remettre la médaille du Collège de France. ■

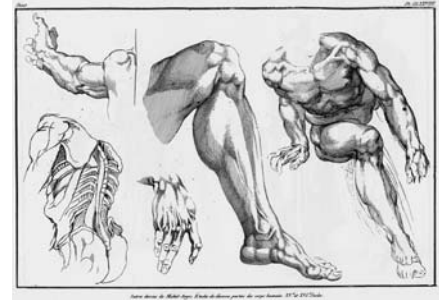
LITTÉRATURES MODERNES DE L'EUROPE NÉOLATINE

Seroux d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments* : la réimpression de ce chef-d'œuvre de l'histoire de l'art a été publiée dans la collection "Europa restitua" de la chaire de *Littératures modernes de l'Europe néolatine* et est précédée d'une préface de Marc Fumaroli, dont nous publions ici un extrait.



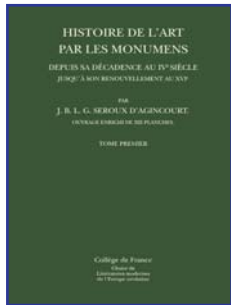
Pr Carlo Ossola

La célébrité de ce chef-d'œuvre d'amour pur, au sens fénelonien du terme, précéda de longtemps sa publication ; il en alla de l'Histoire de Seroux comme des *Antichità d'Ercolano*, publiées à Naples entre 1757 et 1792, vingt ans après que la rumeur des fouilles entreprises en 1738, et le bruit de découvertes merveilleuses jalousement cachées aux curieux par le gouvernement napolitain, eurent ému l'Europe littéraire [...].



Pour Seroux, la remémoration méthodique de la longue corruption des arts européens, depuis le VI^e siècle, relevait de l'éthique scientifique ; il n'en attendait d'autre bienfait pour les arts et pour le goût européens que la preuve de légitimité de leur premier "renouveau" dans l'Italie du XVI^e siècle, et du second qu'avait amorcé le récent "retour à l'antique" : il avait été lui-même témoin à Paris et à Rome de cette "Renaissance" moderne, parmi les artistes de l'Académie royale persuadés par les enseignements du comte de Caylus et enthousiasmés par la lecture de l'Histoire de l'Art de l'Antiquité de Winckelmann. Mais le déploiement de "l'atelier" romain de Seroux, puis la publication posthume de son œuvre et sa traduction en plusieurs langues européennes, créèrent chez certains artistes et amateurs, contre ses intentions, un appétit de "renouveau" allant bien au delà d'un "retour à l'antique" se bornant à répéter, pour ainsi dire, celui qui avait mis en mouvement la Renaissance italienne. Désormais, une suite ininterrompue de "révolutions", primitivistes, voire décadentistes, du goût européen n'a plus cessé de faire trembler

le sol sous l'édifice des Académies héritières des Académies italiennes de la Renaissance, ébranlant même celle que David et Quatremère de Quincy voulurent fonder à Paris et à Rome sur le granit du "retour à l'antique" winckelmannien ; l'atelier de David eut ses dissidents "primitivistes", les "Barbus" de Maurice Quai, célébrés par Charles Nodier et traités de haut par Delécluze. La mode, puis la passion de l'architecture gothique, de la peinture pré-raphaélite, de la peinture pré-giottesque, de l'art roman, de l'art romain tardif, de l'art grec archaïque, de l'art des Cyclades, autant de vagues de fond déclenchées successivement au XIX^e et au XX^e siècle par les érudits et les archéologues, et embrassées par les artistes dans une quête inverse de celle des Académies issues de la Renaissance : celles-ci avaient demandé à l'"Antique" et à ses normes universelles de beauté les moyens de guérir les arts de leur longue décadence médiévale ; les artistes romantiques et modernes vont demander au Moyen Âge et aux époques archaïques une pureté de formes qu'ils estimaient corrompues dans la tradition académique.



Seroux d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments*
7 vol., Collège de France, chaire de *Littératures modernes de l'Europe néolatine*
Turin, Nino Aragno Editore, 2005.



Pr Marc Fumaroli

Cette remontée toujours plus loin dans le passé de l'Europe et de l'humanité s'est assortie de mouvements centrifuges qui ont projeté les artistes, à la suite des missionnaires, des voyageurs, des explorateurs, des troupes coloniales, des ethnologues vers des régimes de formes inédites, orientales et extrême-orientales, américaines, polynésiennes, africaines. Seroux n'est qu'un maillon involontaire dans cet extraordinaire enchaînement, mais un maillon de départ décisif. ■

Marc Fumaroli

PROFESSEURS INVITÉS

Vincenzo FERRONE

Professeur à l'Université de Turin (Italie), a été invité par le professeur Daniel Roche à donner un enseignement au Collège de France en 2005.

Il a donné quatre leçons intitulées "Les Lumières dans l'Europe d'Ancien Régime entre histoire et historiographie".



Au cours du XX^e siècle, l'enquête et la compréhension historiographique des Lumières ont accompli des progrès considérables. On dispose désormais d'une riche bibliographie internationale, encore destinée à s'accroître, en particulier en Amérique et hors d'Europe. Dans la perspective de cette nouvelle phase d'études qui partout dans le monde attend les nouvelles générations, il paraît nécessaire de s'exercer aux tentatives de bilan. Fruit d'un quart de siècle de dépouillements d'archives et de recherches personnelles, ces leçons ont principalement deux objectifs : 1) indiquer quelles sont les conquêtes les plus importantes inscrites à l'actif de notre connaissance historique par l'œuvre de grands chercheurs du passé et du présent, tout en présentant les questions inédites qui semblent s'annoncer à l'horizon ; 2) identifier avec clarté et faire apparaître les conditionnements de nature historique et idéologique que notre image actuelle des Lumières a subis au cours du lent processus de sa formation. Si, en effet, comme le disent les épistémologues, le choix d'un problème, la manière même de le poser et de "l'interroger", ont pour effet d'influencer le type de réponse qui lui sera donnée, alors la vieille distinction historiciste, énoncée par John Gustav Droysen dans sa célèbre *Historik : Vorlesungen über Enzyklopädie und Methodologie der Geschichte* (1867), entre *res gestae* et *historia rerum gestarum*, et donc, dans notre cas, entre histoire et historiographie des Lumières, peut encore s'avérer un précieux instrument d'enquête. Telle est la manière de réfléchir sur la connaissance historique, pratiquée de longue date en Italie à la faveur de "l'historicisme absolu" théorisé

par Benedetto Croce, qui, dans ces quatre leçons sur Les Lumières dans l'Europe d'Ancien Régime, nous permet de revivre de l'intérieur la construction du monde historique des Lumières, comme héritage des grands maîtres du XX^e siècle.

À cette fin, la première leçon examine la différence entre les Lumières des philosophes et les Lumières des historiens. Cette différence a dominé la recherche jusqu'à nos jours. Les philosophes ont fait des Lumières une catégorie, profondément marquée par les différentes interprétations de Kant, de Hegel, puis par les commentaires de Marx, Nietzsche, Dilthey, jusqu'aux travaux plus récents de Koselleck, et où domine, cachée entre les lignes, la dialectique des Lumières comme rapport entre la critique des Lumières et la naissance de la crise politique et sociale de l'Occident. Au contraire, les Lumières des historiens sont fondées sur une conscience de plus en plus vive de la priorité du contexte et de la reconstruction empirique des événements, de l'autonomie du phénomène historique par rapport aux lectures téléologiques (dans le cadre du paradigme Lumières - Révolution française) ou aux procès et aux condamnations sommaires, de nature idéologique, prononcées par les historiographies nationalistes des XIX^e et XX^e siècles en France, en Allemagne, et en Italie.

La deuxième leçon, entièrement consacrée à une réflexion sur le lien entre Lumières et Ancien Régime, vise à soutenir les raisons des historiens en faveur du primat de l'analyse du

contexte. Seul un examen des institutions, des pratiques, des langages, des valeurs, des discours et des logiques mêmes de l'Ancien Régime dans chaque coin de l'Europe permettra de rendre évidente l'interprétation du phénomène historique des Lumières comme critique et volonté politique de dépassement d'un tel monde : projet ambitieux et désespéré d'un nouvel humanisme entièrement à redéfinir dans ses rapports avec l'histoire sacrée et profane, avec la légitimité et l'efficacité des pouvoirs existants, avec la présence inéluctable du mal, mais aussi de la vocation humaine à la recherche du bonheur. La troisième leçon donnera un exemple de la façon dont les Lumières sont parvenues à transformer le langage juridique et moral de la tradition du droit naturel et de repenser la politique de manière originale grâce au langage des droits de l'homme, au républicanisme et au "constitutionalisme des modernes". En suivant les événements qui ont marqué la vie de Vittorio Alfieri, grand homme de lettres italien qui vécut intensément l'expérience des Lumières, la quatrième leçon permet d'examiner d'importantes questions apparues dans le débat historiographique international, telles que le nouveau rôle politique des hommes de lettres dans la création de l'espace public, la transformation profonde de l'industrie culturelle européenne dans le cadre de la production et de la consommation, les nouvelles formes de la sociabilité urbaine. ■

CHERCHEURS ET ÉQUIPES DE RECHERCHE

Frédéric Jouliau

Laboratoire d'Anthropologie sociale/ SHADYC EHESS-Marseille. Équipe "Évolution, natures et cultures" EHESS.

Prix d'éthologie et d'anthropologie 2005, Fondation Jean-Marie Delwart
Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique

Frédéric Jouliau mène depuis une vingtaine d'années des travaux visant à rapprocher éthologie, anthropologie et préhistoire. Il a choisi cette triple approche méthodologique afin de contourner les clivages disciplinaires et institutionnels et d'aborder des objets de recherche qui ne peuvent se réduire à une seule dimension. À l'occasion de la remise du prix Delwart, synthétisons quelques grands axes de ses travaux. Venant de la préhistoire, il a d'abord développé une nouvelle approche comparative des premières sociétés humaines et des primates qu'il a qualifiée "d'étho-archéologie" (sur le modèle de l'ethnoarchéologie qui existait déjà). Ce projet partait du constat que l'archéologie préhistorique des périodes anciennes était essentiellement descriptive et manquait de modèles d'interprétation, et que les hominidés du plio-pléistocène sur lesquels on s'interrogeait répondaient davantage (par leurs capacités physiques ou cognitives et par leurs activités économiques ou sociales) aux comportements des anthropoïdes qu'aux *Homo sapiens* d'aujourd'hui.

Pour mettre en œuvre ce programme, Frédéric Jouliau a choisi d'aborder des objets comparables chez les primates et les préhumains et a commencé dès 1988 à étudier sur le terrain les techniques et traditions des chimpanzés. Ces primates utilisent des outils en pierre comparables à ceux que l'on trouve dans les sites archéologiques. La comparaison des assemblages lithiques des hominidés d'il y a 2 millions d'années et des chimpanzés d'aujourd'hui a permis de mettre en évidence des analogies fonctionnelles entre ces outillages et de révéler un paradoxe majeur pour la paléanthropologie : il existe des traditions techniques animales alors qu'elles sont absentes chez les premiers artisans Australopithèques et *Homo* (entre 2,6 Ma – apparition des premiers outils taillés – et 1,6 Ma - début de l'acheuléen et des premières standardisations régionales).

Ces conclusions lançaient un défi aux sciences de l'homme, mais impliquaient également une symétrie de traitement des primates humains et non-humains. Si on utilise un type de définition et de méthode en zoologie et un autre en anthropologie, on se condamne au malentendu – au sujet des "cultures animales" par exemple. C'est pourquoi F. Jouliau a appliqué à l'éthologie des primates les mêmes méthodes et théories qu'on emploie en anthropologie, notamment à propos de l'émergence du phénomène culturel. Cette démarche, justifiée par l'existence de comportements analogues chez les hommes et les anthropoïdes, conduisait donc à suivre les comportements animaux à la façon des anthropologues. Ses enseignements et ses recherches se sont donc progressivement orientés vers une anthropologie évolutionnaire qui de son point de vue doit associer positivement les forces des deux traditions, l'une éthologique (anglo-saxonne et continentale), l'autre anthropologique et historienne (francophone). Cette proposition peut sembler anodine, mais suppose de renvoyer dos-à-dos les culturalismes et biologismes réducteurs. Faire cohabiter au sein d'un même projet, à égalité de traitement, archéologues, anthropologues, éthologues, sociologues et psychologues, a conduit à de nouvelles formes de travail interdisciplinaire (cf. La Lettre du Collège de France n° 11). C'est ainsi que ce chercheur a lancé de nouvelles recherches de terrain (en zoo et dans la nature), construisant avec une équipe de spécialistes confirmés les objets étudiés.

Cette construction ou reconstruction d'objets de recherche qui ont pour certains (outils, carnivorie, socialité, etc.) circulé du monde de la Culture à celui de la Nature n'allait pas de soi ; il était refusé par bien des disciplines – l'outil étant toujours "le propre de l'homme" pour la majorité des préhistoriens par exemple. Pour trouver de nouveaux objets de recherche, plus en adéquation avec les

avancées de l'éthologie de terrain et l'anthropologie moderne ce chercheur s'est orienté vers l'étude des relations interspécifiques entre les hommes et les animaux dans différents contextes culturels et conceptuels. Comment les hommes et les singes, aujourd'hui et dans le passé, interagissent-ils, cohabitent-ils, co-évoquent-ils ?

Plus concrètement, s'il a travaillé sur les techniques et les traditions des chimpanzés, c'est aussi parce que, plus encore que l'espèce elle-même, ces conduites sont sujettes à la disparition en même temps que les habitats forestiers de ces animaux. Plutôt que d'étudier un groupe particulier, il a développé une éthologie "de sauvetage" dans différentes régions d'Afrique de l'Ouest afin de documenter au plus vite ces comportements récemment découverts. Cette démarche extensive a révélé des variations inédites dans les activités techniques et montré une variabilité et une flexibilité comportementale étonnantes de ces primates. Par exemple en 2000, avec son équipe il a découvert des chimpanzés de savane étendant leur registre alimentaire et comportemental jusqu'à chasser collectivement le python (dans la région de la Comoé, en Côte d'Ivoire).

Un autre constat motivant de son approche est qu'une éthologie, même de sauvetage, ne peut être menée en dehors des contextes humains. La plupart des éthologues de terrain



Chimpanzés Parc National de Taï, Côte d'Ivoire. © F. Jouliau

travaillent en parc protégé, dans des conditions idéales pour l'observation, mais qui ne reflètent que partiellement les relations que ces animaux entretiennent ou ont entretenues avec les populations humaines. C'est pourquoi F. Joulain a enquêté dans différentes cultures (Baoulé, Wobé, Koulango, Landouma, etc.) sur les conceptions de l'animal et les connaissances que les populations ouest-africaines ont développées à l'endroit des primates. Le travail sur les interactions homme/animal a été mené dans le cadre de l'équipe "Évolution, Natures et Cultures" qu'il coordonne, avec des

terrains en Europe, en Asie et en Afrique de l'Ouest.

Selon lui, il y a désormais aussi également un impératif d'ethnologie de sauvetage visant à enregistrer les savoirs sur la nature peu investis par les études africanistes. Les cultures africaines traditionnelles se confrontent de nos jours à des univers modernes et occidentalisés et à différentes conceptions de la nature mais de façon brutale et peu féconde. Les conceptions naturalistes et conservationnistes que l'Occident exporte en Afrique ou en Asie (et qui mettent parfois les chimpanzés ou les orang-outans sur le même plan que

les hommes) sont vouées à l'échec faute d'intégrer le point de vue des populations locales et de les associer aux savoirs des naturalistes. Les ONG conservationnistes et conservatrices sont mises en avant par les médias, Jane Goodall reçoit aujourd'hui la légion d'honneur, mais l'éthologie de terrain et l'anthropologie de la nature restent inexplicablement sous-développés en France. ■

Liens Web :

Delwart :

<http://www.fondationdelwart.org/>

Joulain :

<http://shadyc.ehess.fr/document.php?id=77>

Éric Burguière et Laure Rondi-Reig

Laboratoire de *Physiologie de la perception et de l'action*

Comment réaliser une trajectoire optimale pour atteindre son but ?

L'une des caractéristiques des animaux est la capacité à se déplacer vers l'endroit qu'ils désirent atteindre : un oiseau cherchant son nid, un rongeur rejoignant son terrier, un homme conduisant sa voiture pour se rendre chez lui. Cette faculté à se rendre là où on le souhaite – la navigation spatiale – est un phénomène complexe étudié par l'équipe du Dr Laure Rondi-Reig au laboratoire de Physiologie de la perception et de l'action (LPPA, chaire du Pr Alain Berthoz).

Naviguer nécessite de collecter des informations sur le monde qui nous entoure : l'animal doit se représenter son environnement pour se situer dans celui-ci et pouvoir actionner les muscles appropriés au bon moment pour se déplacer vers l'endroit qu'il désire atteindre. En d'autres termes, on doit se situer par rapport aux portes, aux tables et aux chaises pour pouvoir se rendre directement de la cuisine au salon en évitant de se cogner au mobilier. Éric Burguière, de l'équipe du Dr Rondi-Reig a montré qu'un mécanisme cellulaire localisé dans le cervelet, une structure du cerveau située en arrière du tronc cérébral, est nécessaire pour réaliser ce type de trajectoire optimisée. Ce mécanisme cellulaire appelé dépression synaptique à long terme

(DLT) est observé au niveau de synapses du cortex du cervelet (zone de contact entre les cellules nerveuses, ici les fibres parallèles et les cellules de Purkinje), et a pour effet une baisse de l'efficacité de la transmission d'informations entre les neurones. Ce type de mécanisme pourrait être à la base de propriétés telles que l'apprentissage et la mémoire.

En utilisant une lignée de souris (appelée L7-PKCI, développée par le Pr De Zeeuw à Rotterdam) dites "transgéniques" qui ne possèdent plus ce mécanisme de DLT, les chercheurs ont étudié les capacités de ces animaux à retrouver un endroit donné lorsqu'ils étaient placés dans un labyrinthe. Ils ont montré que ces animaux étaient capables de localiser la zone de la récompense, mais sans pouvoir optimiser leur trajectoire pour s'y rendre. Ces résultats montrent que sans mécanisme de DLT, les animaux savent où ils veulent aller, mais sont incapables de suivre la meilleure trajectoire lorsque celle-ci n'est pas guidée. Comme un individu ivre incapable de marcher droit pour atteindre le comptoir du bar.

Ce travail s'inscrit dans la thématique plus générale de l'équipe du Dr Laure Rondi-Reig qui cherche à mieux comprendre les bases neuronales de la

navigation spatiale. La mise en place de protocoles chez l'animal, puis leur adaptation à l'homme, permet d'étudier en détail leurs capacités à naviguer et de déceler d'éventuels déficits. La navigation spatiale étant une des fonctions cognitives affectée lors du vieillissement ou du développement de maladies neurodégénératives, cette approche a pour but de fournir des outils permettant le dépistage précoce de ces pathologies. ■

Eric Burguière et Laure Rondi-Reig



Laure Rondi-Reig et Éric Burguière

Références :

"Spatial navigation impairment in mice lacking cerebellar LTD : a motor adaptation deficit ?", *Nature Neuroscience*, 8, 1292-4. E. Burguière, A. Arleo, M.R. Hojjati, Y. Elgersma, C.I. De Zeeuw, A. Berthoz and L. Rondi-Reig

PRIX ET DISTINCTIONS



Pr Michael Edwards

• Le Professeur Michael Edwards, titulaire de la chaire d'*Étude de la création littéraire en langue*

anglaise, a été nommé, par la reine Elisabeth II Officier de l'Ordre du British Empire. ■

LES ENTRETIENS DU COMITÉ BUDÉ



Bertrand Collomb



Pr Édouard Bard



Louis Schweitzer, François Roussely et Serge Tchuruk

Les professeurs du Collège de France ont souhaité mieux cerner les préoccupations des dirigeants du secteur économique et les grandes perspectives de développement qu'ils envisagent. Ils ont pensé que des échanges directs avec ces personnalités pouvaient enrichir leurs réflexions sur la formation et l'orientation des étudiants et des chercheurs, les relations entre la recherche fondamentale et la recherche appliquée, l'innovation technologique, la valorisation de la recherche, l'organisation générale de la recherche en France et en Europe, et plus largement sur l'évolution de notre société dans les secteurs politiques, économiques et sociaux. Une vision plus précise des enjeux de la société civile leur paraît indispensable pour faire face aux défis que représente l'accélération des développements des politiques de recherche américaine ou japonaise et à leurs nombreuses répercussions.

De plus, par leurs réflexions, la diversité de leurs compétences, leurs contacts internationaux et les fonctions décisionnelles dans lesquelles ils sont souvent impliqués, les Professeurs du Collège de

France pensent qu'ils peuvent apporter de nouveaux éclairages aux dirigeants des entreprises et des institutions financières. Ils ont le sentiment que l'originalité et les potentialités de leur institution ne sont pas assez connues et il leur paraît nécessaire d'accroître les échanges entre les universitaires et les principaux acteurs de la société civile, comme cela se pratique avec une grande efficacité dans d'autres pays

LE COMITE BUDE

UN LIEU D'INFORMATION ET DE CONFRONTATIONS D'IDÉES ENTRE DES DIRIGEANTS DU SECTEUR ÉCONOMIQUE ET DES PROFESSEURS DU COLLÈGE DE FRANCE.

Réciproquement, les chefs d'entreprise ont pensé que des échanges avec des scientifiques de très haut niveau étaient susceptibles d'enrichir leur réflexion, de mieux leur faire comprendre les ressorts qui sous-tendent les développements de la science et des technologies, et donc le

monde dans lequel les entreprises travailleront demain. Et ils ont été curieux de découvrir cette institution si ancienne, et qui a su si bien se moderniser.

La première initiative dans cette démarche collective a été la tenue de rencontres trimestrielles, dites "Entretiens du Comité Budé".

Le premier entretien du Comité Budé s'est tenu, en mars 2005, dans un esprit d'ouverture, élément fondateur de ce Comité qui souhaite favoriser le dialogue entre le monde scientifique et le monde de l'économie.

Le Pr Henri Laurens a brillamment ouvert cette voie en abordant l'histoire du monde arabe contemporain et les chemins empruntés pour sa recomposition. Par un essai de prospective, le Pr Laurens a présenté les conditions nécessaires qui permettraient de répondre à un des grands enjeux de notre temps : le passage progressif de la culture de guerre à la culture de paix au Moyen-Orient.

En juin, Le Pr Pierre Louis Lions lui a succédé faisant valoir l'apport des mathématiques à l'innovation et au monde industriel ainsi que son caractère incontournable et déterminant dans les évolutions à venir, suivi, en septembre, par le Pr Claude Cohen-Tannoudji qui a relevé le défi de mettre à la portée de tous, l'enjeu de la recherche dans la compréhension de la nature et des propriétés de la lumière pour les années à venir. Il a rappelé que la découverte du laser, dont nous connaissons maintenant tous quelques-unes de ses multiples applications qui ont révolutionné nos modes de vie, provenait d'une recherche libre, soulignant au passage l'importance de la recherche fondamentale et de la place qui doit lui être accordée.

Enfin, cette première année d'exercice s'est terminée par un entretien animé par le Pr Édouard Bard, titulaire de la chaire *Évolution du climat et de l'océan*, sur le thème du développement durable qui a suscité des échanges animés entre professeurs et dirigeants d'entreprises.

Le bilan est très positif et nous nous félicitons de cette initiative qui permet la confrontation d'idées de personnalités évoluant dans des "mondes" différents et néanmoins complémentaires, source d'innovation.

De même, cette initiative favorise des synergies entre les missions du Collège et l'expertise des membres du Comité.

Pour exemple, sous l'impulsion du Pr Lions, un projet est à l'étude avec la société Alcatel. Il permettra la diffusion en direct et en interactif des cours et manifestations scientifiques de professeurs du Collège de France vers des universités en province.

La complémentarité des relations devrait aussi se retrouver à l'international en développant des synergies dans les relations engagées, de part et d'autre à l'étranger, sur des projets ou l'apport du savoir faire et la recherche sont au service du rayonnement de l'excellence française.

Des colloques scientifiques multidisciplinaires se tiendront dans de grandes villes d'Europe avec la participation aux débats de responsables d'entreprises. Le premier se déroulera en mars à Bruxelles et abordera les enjeux du développement durable : "Un monde meilleur pour tous : projet réaliste ou rêve insensé ?".

L'année 2006 confortera l'esprit d'échange qui anime le Comité Budé. Quelques-uns des Entretiens à venir seront animés avec la participation conjointe d'un professeur et d'un chef d'entreprise. Les points de vue de l'homme d'entreprise rejoindront-ils ceux du chercheur et de leurs intérêts respectifs ? L'ambition du Comité Budé est grande. La richesse des débats et des échanges durant cette première année est la preuve du succès de cette initiative, que nous appelons tous à poursuivre, à s'enrichir de nouveaux projets et à se développer. ■

Bertrand Collomb
Président, Lafarge
Président du Comité Budé

Membres du Comité Budé

Bernard ARNAULT
Président Directeur Général, LVMH
Jean-Paul BAILLY
Président, LA POSTE
Jean Louis BEFFA
Président, SAINT GOBAIN
Bernard CHARLES
Directeur Général, DASSAULT SYSTÈMES
Jérôme CLEMENT
Président, ARTE
Bertrand COLLOMB
Président, LAFARGE, Président du Comité Budé
Jean-François DEHECQ
Président Directeur Général, SANOFI-AVENTIS
Guy DOLLE
Président Directeur Général, ARCELOR
Gilles DUPONT
Président, CHOLET DUPONT
Serge FERRÉ
Président, NOKIA France
Noël FORGEARD
Président, EADS
Pierre GADONNEIX
Président, EDF
Françoise GRI
Président Directeur général, IBM France
Christian JOURQUIN
Président, SOLVAY
Marc LADREIT de LACHARRIÈRE
Président, FIMALAC

Philippe LEMOINE
Président Directeur Général, LASERCOFINOGA
Maurice LEVY
Président du Directoire, PUBLICIS CONSEIL
Gérard MESTRALLET
Président Directeur Général, SUEZ
Bernard MIRAT
CHOLET DUPONT
Patrick de MAISTRE
Directeur, Fondation BETTANCOURT-SCHULLER
Jean MONVILLE
Président, AMEC SPIE
Georges PAUGET
Directeur général, CRÉDIT AGRICOLE S.A.
Benoît POTIER
Président, AIR LIQUIDE
Henri PROGLIO
Président Directeur Général, VEOLIA
François ROUSSELY
Président, CRÉDIT SUISSE FIRST BOSTON
Louis SCHWEITZER
Président du Conseil, RENAULT
Dominique SIMONNET
Groupe EXPRESS
Jean Cyril SPINETTA
Président Directeur Général, AIR France
Serge TCHURUK
Président Directeur Général, ALCATEL
Marc TESSIER
Directeur général, NETGEM

ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

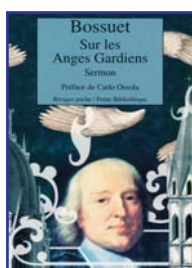


Les langues ouraliennes aujourd'hui. Approche linguistique et cognitive sous la direction de Jocelyne Fernandez-Vest

Préface de Claude Hagège
Paris, Éditions Honoré Champion, 2005.

Cet ouvrage est la première présentation bilingue (français-anglais) des langues ouraliennes qui, avec une trentaine de langues répertoriées et plusieurs centaines de dialectes, constituent le territoire linguistique le plus étendu de l'Eurasie septentrionale. Le livre rassemble et actualise les données éparses sur cette grande famille méconnue de langues non indo-européennes, et dresse par ailleurs un bilan de l'apport potentiel des langues ouraliennes aux sciences du langage et aux sciences cognitives. Plus de 40 auteurs parmi les spécialistes mondiaux du domaine ont été réunis à cet effet, originaires d'Europe (Allemagne, Autriche, Estonie, Finlande, France, Hongrie,

Italie, Russie, Suède) et d'Amérique du Nord. Plusieurs des neuf chapitres sont consacrés à des sujets classiques : la typologie ouralienne, les problèmes spécifiques des trois grandes langues finno-ougriennes d'État (estonien, finnois, hongrois) ou l'ancrage des langues ouraliennes dans leur environnement arctique – avec un détour par les langues eskaléoutes et paléo-sibériennes. Les chapitres les plus novateurs pour la théorie linguistique traitent des débats actuels sur l'origine controversée des langues ouraliennes – en particulier la place des langues samoyèdes (et la préface de Claude Hagège rappelle l'hypothèse eurasiatique) ; du plurilinguisme ouralien (langues en contact et diaspora) ; des processus de structuration informationnelle de ces langues comparées à d'autres langues du monde. Trois index détaillés (auteurs, langues, matières) et un résumé bilingue de chaque contribution facilitent l'accès à ce volumineux ouvrage.

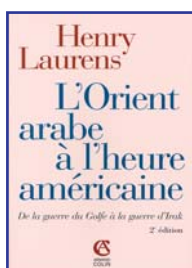


Sur les Anges Gardiens, Sermon

Bossuet
Préface de Carlo Ossola
Paris, Payot & Rivages,
poche/petite bibliothèque, 2005.

Les Anges Gardiens sont notre ombre quotidienne, nos serviteurs et ministres, chaque jour et pour l'éternité. "Parce que chaque homme eut, a, et aura son gardien distinct, il s'ensuit

que – son ministère achevé – celui-ci n'a été, n'est, ni ne sera employé à en garder un autre." Tuteurs du jour humain, puissances éternelles réduites à ce si bref instant de notre vie mortelle, les Anges Gardiens deviennent l'exemple le plus éloquent de l'immense gratuité du divin et de la largesse fulgurante que déploie l'âge baroque, âge mouvant de la "floraison du possible" : "Ils recueillent jusqu'à nos désirs", souligne Bossuet.



L'Orient arabe à l'heure américaine De la guerre du Golfe à la guerre d'Irak

Henry Laurens
Paris, Armand Colin, 2005.

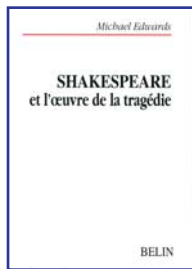
Désordre installé en Irak, violence extrême et quotidienne entre Israéliens et Palestiniens, terrorisme endémique, onde de choc étendue à tous les États de la région.

Le Proche-Orient est bien devenu, au fil des années, la zone la plus instable et la plus dangereuse de la planète, où la guerre est promue, par tous les acteurs et irrémédiablement semble-t-il, comme l'ultime avatar de la politique.

Dans ce paysage compliqué, comment trouver des points de repères, des éléments de réflexion et de comparaison ? Quel pronostic porter sur l'avenir ?

À travers la chronique précise et documentée des événements qui se sont succédé depuis la guerre du Golfe jusqu'à la guerre d'Irak, Henry Laurens nous donne les clefs pour comprendre les enjeux de ces conflits à répétition, et les mécanismes qui leur permettent de se perpétuer.

À l'heure de la domination américaine, les réflexions d'un historien sur un chaos érigé en système géopolitique.



Shakespeare et l'œuvre de la tragédie

Michael Edwards
Paris, Belin, 2005.

Après *Shakespeare et la comédie de l'émerveillement*, qui offre une idée nouvelle de la comédie et du rire, et *Racine et Shakespeare*, qui poursuit sous un angle inédit la comparaison que Stendhal avait amorcée, voici un troisième livre de Michael Edwards sur Shakespeare, une réflexion poétique et originale sur l'œuvre de la tragédie, sur ce qu'elle accomplit au-delà de la catastrophe. Si Shakespeare descend dans l'abîme de la condition humaine, en s'aventurant plus loin, peut-être, qu'aucun autre écrivain, c'est parce qu'il a la force

de voir, en effet, à la fin de l'action quand tout se dénoue, des ressources neuves de vie et de poésie.

Issu d'un cours prononcé au Collège de France en 2003-2004, le livre cherche à élucider l'ensemble des tragédies de Shakespeare dans leur rapport avec la crise intellectuelle de son époque et avec la tragédie en général – avec la nature tragique du réel, la forme tragique de l'histoire. Fondée sur une érudition discrète et éclairante, cette pensée vigoureuse revient sans cesse à la grande question ontologique, aux enjeux du verbe être, tels que Shakespeare les approfondit pièce après pièce, en faisant rayonner dans son théâtre le célèbre monologue d'Hamlet.



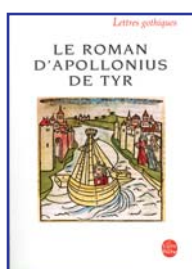
Le pluralisme ordonné

Les forces imaginantes du droit (II)
Mireille Delmas-Marty
Collection La couleur des idées
Paris, Seuil, 2006.

Crise européenne, enlèvement des réformes onusiennes, difficultés à mettre en place le protocole de Kyoto ou la Cour pénale internationale, tensions entre droits de l'homme et droit du commerce : le paysage juridique de ce début du XXI^e siècle est dominé par l'imprécis, l'incertain, l'instable. Nous sommes à l'ère du grand désordre : celui d'un monde tout à la fois fragmenté à l'excès par une mondialisation anarchique et trop vite unifié par une intégration hégémonique, dans le silence du marché et le fracas des

armes. Comment y construire un ordre sans l'imposer, comment, par-delà le relatif et l'universel, admettre le pluralisme sans renoncer à un droit partagé ?

Ni fusion utopique ni autonomie illusoire, le "pluralisme ordonné", véritable révolution épistémologique, est l'art de dessiner un espace juridique commun, par un équilibrage progressif qui préserve la diversité du monde et en accompagne le mouvement. Car les forces imaginantes du droit doivent pouvoir, à défaut d'instaurer un ordre immuable, inventer une harmonisation souple, propre à laisser espérer la refondation de valeurs communes.



Le roman d'Apollonius de Tyr

Version française du XV^e siècle de l'Histoire d'Apollonius de Tyr, publiée et traduite par Michel Zink d'après le manuscrit Vienne, Nationalbibliothek 3428, avec une introduction, des notes et des extraits d'autres versions du même roman
Collection "Lettres gothiques"
dirigée par Michel Zink
Paris, Le Livre de Poche, 2006.

L'inceste sur lequel s'ouvre ce roman en fixe et en fausse tout à la fois le déroulement. En déchiffrant l'énigme qui révèle les amours criminelles d'un roi et de sa fille, le héros se condamne, de tempêtes en naufrages, à une vie d'errance sans cesse affrontée à d'autres énigmes et menacée par l'ombre de l'inceste initial.

Durant tout le Moyen Âge et bien au-delà, ce roman de l'Antiquité tardive a connu un immense succès. Il a été adapté du latin dans la plupart des langues européennes. Shakespeare l'a porté au théâtre avec son Périclès, prince de Tyr.

L'histoire d'Apollonius de Tyr, dont la gloire a égalé celle de Tristan, est aujourd'hui bien oubliée. On se propose ici de la faire redécouvrir en la donnant à lire dans une version française du XV^e siècle, qui amplifie et modifie de façon originale une traduction littérale antérieure. On y a joint, à titre de comparaison, des extraits de deux autres versions.



L'archéologie de l'empire achéménide : nouvelles recherches

Sous la direction de Pierre Briant et Rémy Boucharlat

Actes du colloque organisé au Collège de France par le "Réseau international d'études et de recherches achéménides" (GDR 2538 CNRS), 21-22 novembre 2003, Persika 6 Paris, De Boccard, 2005.

"Un empire insaisissable" (*an elusive empire*) disait, non sans un humour distancié, Heleen Sancisi-Weerdenburg à propos de l'empire achéménide, en observant les difficultés à en repérer les témoignages sur le terrain. Dans quelle mesure et selon quelles conditions d'observation l'archéologie peut-elle identifier le fait impérial achéménide, qui se situe, d'abord, dans l'ordre de l'analyse politique et culturelle ? Quels sont les marqueurs de la présence achéménide sur le terrain ? Ces questions peuvent être aujourd'hui renouvelées grâce à l'intérêt croissant que suscitent les périodes "récentes", dont l'histoire, entre Asie centrale et pays riverains de la Méditerranée, fut longtemps écrasée sous le prestige conjugué de l'"Orient millénaire" et de la "Grèce éternelle".

L'archéologie peut apporter des éléments de réponse à la compréhension et à la reconstruction de l'his-

toire de l'empire. Certes, elle n'informe guère sur l'histoire politique, sur l'institution impériale ni sur les institutions provinciales. En revanche, elle est indispensable à qui réfléchit sur les forces productives et sur les structures et le développement des relations sociales et économiques. Elle permet d'observer les changements qui interviennent entre le 6^e et le 4^e siècles avant J.-C., y compris dans le domaine des influences culturelles. Ces changements sont très variables d'une région à l'autre, parce que, tout simplement, leur mise en évidence et leur analyse sont conditionnées par l'état des connaissances très inégal entre Asie Mineure et Asie Centrale, et entre Égypte et Caucase.

C'est autour de cette problématique que Pierre Briant (Collège de France, Paris) et Rémy Boucharlat (Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon) ont réuni des collègues pour faire le point des recherches et des réflexions, qui sont également au cœur du programme du GDR 2538 du CNRS. À partir de publications de fouilles et de prospections, de bilans préliminaires et de nouveaux programmes, les onze contributions réunies ici offrent un état des lieux et un bilan qui nourrissent la réflexion sur l'impact de l'empire achéménide dans les régions. Les réponses, encore très partielles, constituent une prise de conscience et invitent à définir et à fixer des directions de recherche pour le futur.



L'homme et le climat Une liaison dangereuse

Édouard Bard

Paris, Découvertes Gallimard, 2005.

La canicule de 2003, les inondations régulières en Europe ou les cyclones tropicaux hors normes Katrina et Rita sont-ils des aléas naturels du climat ou, déjà, les prémices d'un changement annoncé ? Étudié depuis plus de deux siècles par les scientifiques, le climat de la Terre est une énorme machine, difficile à appréhender. L'atmosphère, les calottes de glace, les océans, les continents et le monde vivant en sont

les rouages qui déterminent son équilibre, amplifient ou atténuent ses variations. L'histoire climatique de notre planète est ainsi jalonnée de glaciations et de périodes chaudes qui affectent toute la biosphère, sans épargner le genre humain. Mais si l'humanité a toujours subi l'emprise du climat, elle a acquis aujourd'hui le redoutable pouvoir de le perturber à son tour. La mise en œuvre du protocole de Kyôto en 2005 laisse espérer qu'elle aura la sagesse de réviser ses modèles de développement pour assurer son avenir. Spécialiste de l'évolution du climat, Édouard Bard en raconte les tumultes passés et présents, et livre les enjeux du réchauffement climatique.



Alexandre Le Grand

Pierre Briant

Paris, Presses Universitaires de France, 2005.

Ce livre n'est pas une biographie d'Alexandre le Grand, empereur (né en 356 av. J.-C.) célèbre pour ses conquêtes et l'empire qu'il parvint à édifier. Il tente d'exposer les principaux aspects

d'un phénomène historique qui ne peut pas être réduit à sa seule personne, quelle que soit son importance. Il est donc consacré à l'examen des grandes questions que le sort de ce personnage fascinant suscite, les origines de la domination et les objectifs d'Alexandre, la nature et l'importance des résistances auxquelles elle se heurta, l'organisation des territoires conquis, les rapports entre conquérants et populations conquises.

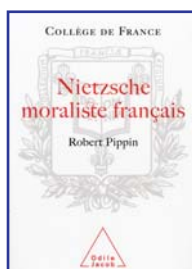


L'Homme face au climat
 Sous la direction d'Édouard Bard
 Paris, Odile Jacob, 2006.

Que savons-nous du climat de la Terre et de ses changements dans le passé, aux échelles géologiques comme à l'échelle de nos vies ? Pouvons-nous prévoir ceux des prochaines décennies et leurs effets sur nos existences et nos sociétés ? Quelle part les activités humaines ont-elles dans ces évolutions ?

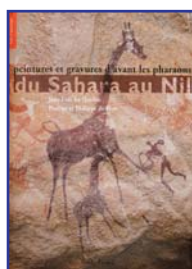
Que pouvons-nous faire ? Que devons-nous faire ?

Ces questions sont complexes parce qu'elles mettent en jeu une grande diversité de facteurs naturels et humains. Il reste bien des incertitudes, mais nous disposons désormais de connaissances de mieux en mieux fondées qu'il serait irresponsable de négliger ou d'étouffer.



Nietzsche, moraliste français
 Robert Pippin
 Paris, Odile Jacob, 2006.

On comprendra bien mieux Nietzsche si, cessant de voir en lui un métaphysicien allemand ou le défenseur d'une doctrine naturaliste des instincts, on le considère comme un des grands moralistes français. Comme eux, il est d'une totale lucidité sur la fragilité et les défauts humains, mais sans le désespoir de Pascal et sans le mépris glacial de La Rochefoucauld pour "l'humain, trop humain".



Du Sahara au Nil
Peintures et gravures d'avant les pharaons
 Jean-Louis Le Quellec,
 Pauline et Philippe de Flers
 Préface de Nicolas Grimal
 Chaire de Civilisation pharaonique,
 Études d'égyptologie 7
 Paris, Fayard/Soleb, 2005.

De magnifiques photographies, un texte alerte et dense emmènent le lecteur dans le monde fascinant du Sahara oriental, aux confins de l'Égypte, de la Libye et du Soudan, au-delà des grandes barrières dunaires qui protègent l'un des berceaux de la civilisation pharaonique. L'aventure est omniprésente : par la magie des

En octobre 2004, le Collège de France a réuni une vingtaine de chercheurs de haut niveau, travaillant dans des disciplines physico-chimiques, biologiques et environnementales ainsi qu'en sciences humaines, pour dresser l'état de nos connaissances sur le climat et ses interactions avec la vie des hommes. Ce livre est le fruit de leurs travaux.

Contributions de Édouard Bard, Ofer Bar-Yosef, André Berger, Anny Cazenave, Mireille Delmas-Marty, Jean-Pierre Dupuy, Aryan E. V. van Engelen, Francesco d'Errico, Roger Guesnerie, Jean-Marc Jancovici, Jean Jouzel, Yvon Le Maho, Emmanuel Le Roy Ladurie, Joël Ménard, Dominique Michelet, Nathalie de Noblet-Ducoudré, Dominique Raynaud, Bernard Saugier, Gavin A. Schmidt, Bernard Seguin, Alain-Jacques Valleron.

À l'instar de Montaigne, il a voulu devenir un esprit sensé, féroce honnête et joyeux, quelqu'un qui parvienne à "s'acclimater sur terre".

Robert Pippin enseigne la philosophie à l'Université de Chicago. Sa réflexion porte notamment sur la tradition philosophique allemande depuis Kant et sur la modernité.

Il est l'auteur de *Modernism as a Philosophical Problem* et de *Idealism as Modernism : Hegelian Variations*.

espaces, par l'évocation de leurs premiers découvreurs, par la démarche même des auteurs. Elle se double d'une réflexion savante sur cette culture des origines et ses résurgences dans la grande civilisation des bords du Nil. De larges perspectives, très neuves, s'ouvrent sur les relations de l'Afrique présaharienne avec les grands fleuves, jadis considérés comme source unique des civilisations qu'ils ont abritées. Ils ne sont, en fait, que des creusets, dans lesquels sont venues se fondre de plus anciennes sociétés. Ces racines présahariennes profondes nous rapprochent des origines de l'Homme et mettent en lumière l'imaginaire de ces ultimes prédécesseurs des pharaons.

COLLOQUES

PREMIER COLLOQUE DU COLLÈGE DE FRANCE À L'ÉTRANGER

“UN MONDE MEILLEUR POUR TOUS : PROJET RÉALISTE OU RÊVE INSENSÉ”



Jacques Reisse

Premier colloque du Collège de France à l'étranger organisé avec l'Académie royale de Belgique, l'Université libre de Bruxelles et l'Université catholique de Louvain. Palais des Académies (Bruxelles) 8 et 9 mars 2006

Chaque année, le Collège de France organise un colloque consacré à l'examen d'un grand problème de société. Le colloque de Bruxelles, qui sera suivi d'autres colloques du même type organisés chaque fois dans un pays européen différent, s'inscrit dans la même optique et le thème choisi illustré par les sujets traités témoigne de cette volonté d'envisager sans complaisance un sujet d'importance majeure pour l'humanité. L'expression “un monde meilleur pour tous” signifie clairement

que les thèmes traités concernent tout autant le futur des pays dits développés que l'avenir des pays en voie de développement. Ce problème est d'une acuité particulière en raison notamment des modifications structurelles de l'économie mondiale, du prix croissant des combustibles fossiles, de la rareté de l'eau douce qui se manifeste dans de nombreuses régions du monde, du développement de nouvelles technologies et des problèmes que posent leur acceptation mais aussi et peut être surtout en raison des changements climatiques que nous vivons déjà mais qui pourraient prendre une plus grande ampleur dans un avenir proche. Il faut avoir le courage de ne pas se bercer d'illusions et le sous titre du colloque est là pour nous le rappeler. Est-ce un

projet réaliste ou un rêve insensé que d'envisager que le futur soit meilleur non seulement pour les Européens mais aussi pour les habitants des autres continents ? Tout le monde voudrait croire au projet réaliste mais les membres du comité scientifique du colloque considèrent que la question doit être posée sans préjuger de la réponse, sans exclure a priori que celle-ci ne soit pas conforme à nos espoirs. C'est ainsi qu'est né ce projet consistant à demander à d'éminents spécialistes des sciences de la nature comme des sciences de l'homme de se poser la question formulée dans l'intitulé du colloque et de nous dire comment ils voient le futur de nos sociétés. ■

Jacques Reisse
Professeur émérite de l'Université libre de Bruxelles

PROGRAMME

8 mars

- 9h30 Jacques REISSE, *Université Libre de Bruxelles*
Pourquoi un tel colloque sur un tel thème
- 9h45 Edwin ZACCAI, *Université Libre de Bruxelles*
Développement durable : un projet et ses résonances
- 10h15 Jacques LIVAGE, *Collège de France*
Les matériaux : de l'art du feu à la chimie douce
- 11h15 Marc VAN MONTAGU, *Université de Gand*
De la nécessité des plantes transgéniques
- 11h45 Roger GUESNERIE, *Collège de France*
La gouvernance dans un marché mondialisé
- 12h15 Christine TAHON, *Solvay S.A. Belgique*
Développement et impacts industriels
- 14h30 Jean-Marie LEHN, *Collège de France et Université Louis Pasteur, Strasbourg*
Chimie et auto-organisation ; information, dessein, sélection
- 15h00 Paul-F. SMETS, *Université Libre de Bruxelles*
Gendarmes et valeurs, ou comment promouvoir la responsabilité sociale et le développement durable des entreprises
- 15h30 Édouard BRÉZIN, *École Normale Supérieure, Paris*
La liberté, c'est le pouvoir de la démocratie plus l'électrification
- 16h00 Pause-café
- 16h30 Pierre de MARET, *Université Libre de Bruxelles*
Le défi africain
- 17h00 Jean-Louis MANDEL, *Collège de France, IGBMC, Illkirch*
Individualité du génome humain et médecine prédictive : des applications à espérer ou à craindre ?
- 17h30 Discussion générale animée par Jacques REISSE
- 18h30 Fin de la séance de l'après-midi

9 mars

- 9h00 André BERGER, *Université Catholique de Louvain*
Le climat du XXI^e siècle sous l'influence des activités humaines
- 9h30 Jean BARTHÉLEMY, *Faculté Polytechnique de Mons*
Un urbanisme au service de la diversité culturelle et du développement durable
- 10h00 Pierre ROSANVALLON, *Collège de France*
Les métamorphoses de la notion d'utopie
- 11h00 Françoise BARTIAUX, *Université Catholique de Louvain*
Population, sociétés et environnement : quelles relations et quels mythes ?
- 11h30 Arsène BURNY, *Facultés Agronomiques de Gembloux*
Des souris et des hommes
- 14h00 Thierry PAIRAULT, *École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris*
Les souliers rouges de l'économie chinoise
- 14h30 Gilbert HOTTOIS, *Université Libre de Bruxelles*
La bioéthique à l'épreuve de la philosophie
- 15h00 Gilles BCEUF, *Université Pierre et Marie Curie, Paris*
Quel avenir pour la biodiversité ?
- 15h30 Mireille DELMAS-MARTY, *Collège de France*
Humanisme juridique et mondialisation
- 16h00 Discussion générale animée par Jean-Pierre CHANGEUX
- Contact : Madame M. Vander Geeten
Université Libre de Bruxelles
Avenue F. Roosevelt, 50 - 1050 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 6502048
courriel : mvdgeete@ulb.ac.be

PRIX INSERM 2005

La cérémonie de remise des Prix Inserm 2005 s'est déroulée le 19 octobre 2005 au Collège de France, en présence de Xavier Bertrand, *ministre de la Santé et des Solidarités*, François Goulard, *ministre délégué à l'Enseignement supérieur et à la Recherche*, Ketty Schwartz, *vice-présidente du conseil d'administration de l'Inserm*, et Christian Bréchet, *directeur général de l'Inserm*.



Grand Prix de la recherche médicale décerné à Bernard MALISSEN, *directeur de l'Unité Inserm 631 "centre d'immunologie Inserm-CNRS-Université de la Méditerranée de Marseille Luminy"*, pour l'ensemble de ses travaux en immunologie. Spécialisé dans l'étude du récepteur pour l'antigène des lymphocytes T (TCR), ses recherches ont permis de nombreuses avancées sur la compréhension de la cascade de signaux intracellulaires déclenchée au niveau du TCR.



Prix d'Honneur remis à Jacques GLOWINSKI, *directeur de l'Unité Inserm 114 "neuropharmacologie" et administrateur du Collège de France*, pour l'ensemble de ses travaux sur la neurotransmission et les mécanismes d'action des substances psychotropes. Depuis 40 ans, il a fortement contribué au formidable développement des connaissances sur le métabolisme des neurotransmetteurs. De renommée internationale, ses recherches sur la dopamine ont permis de mieux comprendre les mécanismes impliqués dans des pathologies telles que la maladie de Parkinson, la schizophrénie et les processus de toxicomanie.



Prix étranger décerné à Sir David LANE, *directeur au Cancer Research Center du Cell Transformation Group, Ninewells Hospital and Medical School, Dundee (GB)*, pour ses travaux sur le gène p53. Ce gène est impliqué dans les systèmes naturels de lutte contre la prolifération des cellules cancéreuses. Ses recherches visent donc à utiliser ces connaissances afin de développer de nouveaux traitements contre le cancer.

Prix de recherche

Recherche en physiologie/physiopathologie : Pascale COSSART, *directrice de l'Unité Inserm 604 "interactions bactéries-cellules"*, Paris.

Recherche clinique et thérapeutique : Pierre DESREUMAUX, *directeur de l'Équipe Inserm 114 "physiopathologie des maladies inflammatoires de l'intestin"*, Lille.

Recherche en santé publique : François CAMBIEN, *directeur de l'Unité Inserm 525 "génétique épidémiologique et moléculaire des pathologies cardiovasculaires"*, Paris.

Prix "accompagnement de la recherche"

Georges ISSA, *ingénieur d'étude à l'Inserm*, Marseille.

Reine BAREILLE, *ingénieur de recherche, Unité Inserm 577, Bordeaux*. ■



De gauche à droite : Reine Bareille, Georges Issa, François Cambien, Ketty Schwartz, Pierre Desreumaux, François Goulard, Xavier Bertrand, Pascale Cossart, Bernard Malissen, Christian Bréchet et Jacques Glowinski.

L'Inserm est le seul organisme public français entièrement dédié à la recherche biologique, médicale et en santé des populations.

Le Grand Prix Inserm de la recherche médicale rend hommage à un scientifique français dont les travaux ont permis des progrès remarquables dans la connaissance de la physiologie humaine, en thérapeutique, et plus largement, dans le domaine de la santé. Les Prix de recherche distinguent des chercheurs qui ont marqué la recherche fondamentale, la recherche clinique et thérapeutique ou la recherche en santé publique. Les Prix de l'innovation récompensent des ingénieurs, techniciens ou administratifs pour des réalisations originales au service de la recherche. Le Prix d'honneur et le Prix étranger sont attribués à des personnalités particulièrement éminentes de l'Institut et de la communauté scientifique internationale.

En honorant ces talents, souvent mal connus du grand public comme de la communauté scientifique elle-même, l'Inserm entend montrer la diversité et la richesse des métiers de la recherche biologique et médicale, et saluer la créativité et la passion des hommes et des femmes qui l'animent. Ces distinctions sont également une reconnaissance du savoir-faire et de l'implication d'équipes entières qui, au travers de la trace laissée par un seul, s'inscrivent elles aussi dans l'histoire de la connaissance. Emblématiques de l'excellence de l'Inserm, ces prix soulignent l'importance de la contribution de l'Institut à la connaissance du vivant et à la recherche de moyens concrets pour dépister, prévenir, diagnostiquer et soigner toutes les maladies humaines, des plus fréquentes aux plus rares.

L'ÉCOLE DE CHAILLOT AU COLLÈGE DE FRANCE

Journée organisée par
l'École de Chaillot
15 novembre 2006

Pour marquer la rentrée de son cycle d'études spécialisées 2005-2007, le Centre des hautes études de Chaillot (CEDHEC) a invité l'architecte Patrick Berger à prononcer sa "leçon inaugurale". Elle s'est tenue le 15 novembre 2005 dans l'amphithéâtre Marguerite de Navarre du Collège de France.

L'"École de Chaillot" est née il y a environ 120 ans, lorsque Anatole de Baudot, disciple de Viollet-le-Duc, se voit confier une chaire d'"Histoire de l'architecture", destinée à former des experts pour la restauration des édifices que le service des monuments historiques, alors en cours de constitution, est en train de protéger. En août 2004, l'École a intégré la Cité de l'architecture et du patrimoine, dont elle est devenue le département formation. Le CEDHEC propose également aujourd'hui des formations pour les architectes qui souhaitent se spécialiser dans le domaine du patrimoine architectural, urbain et paysager, dans le cadre d'un diplôme de spécialisation et d'approfondissement (DSA), mention "architecture et patrimoine".

Patrick Berger – Grand Prix national de l'architecture 2004, docteur en urbanisme – est unanimement salué dans le monde de l'architecture. Parallèlement à sa pratique de maître d'œuvre, il se consacre à l'enseignement et à la recherche, à l'École polytechnique fédérale de Lausanne et à l'École d'architecture de Paris-Belleville.

Après les introductions de François de Mazières, président de la Cité de l'architecture et du patrimoine, et de Mireille Grubert, directrice du CEDHEC, Patrick Berger a expliqué

les liens qu'il entretenait, en tant qu'architecte, avec l'histoire. Proposant une alternative à l'opposition entre création et conservation, il a présenté ses travaux sur la ville contemporaine, sa formation et sa représentation.

"La culture architecturale est avant tout une culture de la résolution... Comment décider et agir entre la formation, c'est à dire la création de formes et la conservation, comprise comme protection de formes ? Cette tension conflictuelle entre la création et la protection est actuelle mais elle est aussi ancienne. Elle est déjà inscrite dans les mythes antiques. L'art en a toujours fait un aspect important de ses expressions et de ses positions. Mais ce qui distingue l'architecture des autres arts, c'est qu'elle a pour vocation de soumettre sa concrétisation à une forme vivante du monde, celle de la ville." P. Berger nous invite à prendre "une distance vis-à-vis d'un point de vue trop convenu qui conçoit la relation de la formation et de la conservation comme une simple dualité statique arrêtée sous les termes patrimoine et architecture contemporaine".

P. Berger s'appuie sur ses travaux pour illustrer son propos, avec, d'abord, l'étude de la ville de Panauti au Népal, menée dans les années 1970 avec une équipe d'ethnologues du CNRS. Il expose également ses interventions dans les concours dont il fut lauréat : le siège de l'Union européenne de football (UEFA) en Suisse, le parc André Citroën, le viaduc de la Bastille à Paris, ou la revitalisation du centre historique de Samarkand. Ses projets en cours – à Paris, l'extension de l'Hôpital Cochin et un complexe sportif ; la maroquinerie des Ardennes à Bogny-sur-Meuse et l'Hôtel d'agglomération de Rennes – ainsi que ses recherches



Patrick Berger

sur la "morphogenèse des villes" posent les jalons d'une réinvention de la production urbaine.

Reprenant les termes de son ouvrage écrit avec Jean-Pierre Nouhaud, *Formes cachées, la Ville*, Patrick Berger nous alerte sur le fait qu'aujourd'hui, "l'homme coupé [...] d'une relation à l'Histoire [...] et à la nature ne reconnaît plus dans la ville les éléments fondamentaux du sol et du milieu dans lequel il vit". Pour "éviter que toutes les urbanités actuelles ne soient solubles dans des situations imprévisibles" il appelle "la puissance publique à maîtriser les valeurs physiques et symboliques des sols et des programmes". "Une histoire de l'architecture et de la ville comme histoire des programmes reste à faire. La stabilité, la réinterprétation ou l'invention des programmes sont des facteurs déterminants de la morphogenèse urbaine."

La conférence a été suivie d'un débat. Le public – près de 300 personnes – rassemblait le monde professionnel et celui de l'enseignement de l'architecture, ouvrant très largement les portes de l'École de Chaillot. Le texte de la conférence sera publié en 2006. ■

CEDHEC
58 rue de Richelieu - 75002 Paris
Tél. 01 58 51 52 96
www.citechailot.org

LA THÉORIE DES COULEURS DE GOETHE

Entre science, art et philosophie

Séminaire commun des chaires
d'*Histoire de l'art européen
médiéval et moderne* et de
*Philosophie du langage et de la
connaissance*
Collège de France
25 novembre 2005

La *Théorie des couleurs* (*Farbenlehre*) de Goethe, que celui-ci publia en 1810 et dont il déclarait, au soir de sa vie, qu'elle était avec le *Faust* son œuvre la plus importante, a connu un destin paradoxal. Alors qu'elle avait été conçue par son auteur comme une théorie scientifique alternative à celle de Newton (qu'il jugeait purement et simplement fausse), les savants n'ont pas seulement tranché en sa défaveur : ils l'ont tenue quasi unanimement pour étrangère aux méthodes expérimentales et au cadre conceptuel de la physique moderne. En revanche, elle n'a cessé de jouir auprès des peintres, des artistes en général, et de nombreux philosophes et théoriciens de l'art d'un prestige et d'une autorité incomparables ; les néo-impresionnistes, mais aussi Itten, Kandinsky ou Klee – pour ne citer qu'eux – s'en sont réclamés ouvertement.



Pr Roland Recht

Ce partage (trop) bien établi depuis deux siècles semble ces derniers temps remis en question. D'une part, certains commentateurs comme Dennis Sepper (*Goethe contra Newton*, 1988) estiment que "même si l'explication que Goethe donne de la couleur est loin d'être satisfaisante", les progrès les plus récents de l'optique et de la théorie ondulatoire de la lumière sont "compatibles avec le projet goethéen d'une chromatique, d'une science physique (c'est-à-dire naturelle) de la couleur". D'autre part, des travaux récents en histoire de l'art invitent à voir la théorie goethéenne non plus comme "un rocher erratique" mais comme "le fruit d'une longue tradition" (R. Rosenberg) de réflexion sur le *coloris*⁽¹⁾ chez les théoriciens de la peinture et parmi les peintres eux-mêmes ; ce qui conduit à se demander si l'influence de sa lecture sur la pensée et surtout sur les pratiques de ces derniers a été aussi effective qu'on l'a dit.

Le moment paraît donc venu de rouvrir le dossier non plus en opposant mais en articulant entre elles les approches des historiens de l'art, des historiens des sciences et des philosophes. C'est ce qu'ont entrepris Jacques Bouveresse et Roland Recht – qui enseignent respectivement la *Philosophie du langage et de la connaissance*, et l'*Histoire de l'art européen médiéval et moderne* au Collège de France – en réunissant cette année leurs séminaires sous un titre commun : *La Théorie des couleurs de Goethe. Origines et influences, problèmes et controverses*. La première journée⁽²⁾ s'est tenue le 25 novembre 2005.

Examinant attentivement la correspondance de Goethe, notamment avec Schiller, premier lecteur des premières ébauches, ainsi que certains de ses textes autobiographiques comme la *Confession de l'auteur* sur laquelle l'œuvre s'achève, Roland Recht a mis en évidence le rôle décisif du voyage en Italie (1786-8) dans la genèse de celle-ci : vivant comme une révélation sa découverte des paysages italiens et de la peinture italienne, Goethe s'interroge sur les mystères du *coloris* ; ne trouvant la réponse ni dans les œuvres ni dans les traités, il la cherche alors dans l'étude des phénomènes naturels, c'est-à-dire dans la physique. Mais l'expérience des couleurs est celle du visible. Si elle veut être fidèle aux phénomènes, la physique des couleurs ne peut reposer sur un dispositif expérimental faisant appel à des hypothèses mathématiques portant sur des processus cachés, comme celui du prisme de Newton ; elle ne peut avoir pour source et pour critère que la seule expérience du regard. "Tout regard, écrit Goethe, se transforme en une observation ; toute observation en une réflexion ; toute réflexion en une mise en relation. Et ainsi peut-on dire qu'à l'occasion de



Pr Jacques Bouveresse

1. On distingue traditionnellement les *couleurs* dont le peintre dispose pour peindre sa toile (les couleurs de sa palette) et le *coloris* qui est l'effet visuel résultant du choix, du mélange et de l'emploi des couleurs dans le tableau ; le clair-obscur, par exemple, relève de la "science du coloris".

2. Les deux autres journées auront lieu les 15 et 16 juin 2006.

chaque regard attentif nous théorisons le monde.”

Concentrant son attention sur la fameuse expérience du prisme de Newton, Michel Blay (CNRS, Paris) s’est attaché à montrer pourquoi Goethe et de nombreux auteurs du XVIII^e siècle comme Marat ou le père Castel se trouvèrent dans l’incapacité de la comprendre et condamnés à échouer dans leurs tentatives de la reproduire. Dans sa *Lettre à Henry Oldenburg*, secrétaire de la Royal Society, qui constitue le compte rendu officiel de son expérience (1672), Newton se conforme aux canons de l’empirisme inductiviste baconien : il fait comme s’il avait tiré sa théorie de l’observation. L’étude de ses *Carnets* montre qu’il n’en est rien : l’expérience du prisme est une expérience construite selon un dispositif très particulier pour développer une hypothèse formulée antérieurement. Le fait général mis en évidence par Newton – la multiplicité des lumières homogènes ou monochromatiques – n’est pas livré par la simple observation ; la reconnaissance de ce fait présuppose l’adoption d’un nouveau regard sur la lumière. Les critiques de Goethe relèvent “d’une réflexion naïve sur le statut mal compris de l’expérience newtonienne du prisme. Elles montrent, *a contrario*, dans une perspective épistémologique, ce qu’est la spécificité d’un fait en science physique : il n’y a pas de pur empirisme”.

Si la conception goethéenne de ce que doit être une théorie de la couleur tourne le dos à qu’était devenue la science de son temps, elle est néanmoins, comme l’a montré Jacqueline Lichtenstein (université Paris 4) prise dans “l’illusion qui consiste à croire qu’il n’y aurait pas d’autre forme de rationalité que la rationalité scientifique, déniait ainsi à l’art d’être une capacité intrinsèquement cognitive”. Dans la *Théorie des couleurs*, fait-elle

observer, les analyses des peintres, et celles des auteurs qui, comme Roger de Piles, réfléchissent directement à partir des pratiques de l’atelier, ont certes leur place dans la partie consacrée à l’histoire du coloris ; mais elles sont absentes des chapitres consacrés aux théories de la couleur proprement dites. “Les analyses des peintres sont exclues du champ théorique de la connaissance. [...] Au regard des critères épistémologiques qui déterminent l’idée moderne de théorie, ces ensembles souvent assez hétéroclites de réflexions et d’analyses qu’on regroupe sous le vocable de théories de l’art sont de véritables monstres, puisque ce sont des ‘théories pratiques’.” Pourtant, précise-t-elle, “d’une certaine manière, l’analyse de Goethe s’inscrit dans une étrange continuité avec celle des théoriciens du coloris”.

C’est cette continuité qu’a mise en évidence Raphaël Rosenberg (Université d’Heidelberg) en faisant ressurgir deux figures aujourd’hui pratiquement oubliées : celle d’un jésuite fort célèbre en son temps, Louis Bertrand Castel, concepteur d’un *Clavecin pour les yeux* (1725) capable de transformer toute pièce de musique en un jeu de couleurs, et celle de Mary Gartside, auteur d’un manuel destiné à l’apprentissage de la peinture des fleurs, *l’Essay on Light and Shade, on Colours, and on Composition in general* (1805). L’un et l’autre s’intéressent avant tout aux *effets* de la couleur. L’invention du Père Castel ne repose pas comme les théories traditionnelles de l’harmonie sur des principes pythagoriciens mais sur “une véritable phénoménologie de l’effet” : celui que produisent certaines couleurs sur le spectateur peut être le même que celui de certaines notes sur l’auditeur. Quant à Mary Gartside, elle est sans doute la première à avoir fait le constat (dont on attribue à tort la paternité à Goethe) que “les couleurs lumineuses s’avancent vers l’œil et les

froides s’en éloignent”. Pour étayer ses explications sur les contrastes et les harmonies entre couleurs, elle inclut dans son livre une étonnante série de huit aquarelles entièrement abstraites.

C’est à l’aune des travaux scientifiques et philosophiques contemporains que Jacques Bouveresse a entrepris à son tour d’évaluer le statut de la théorie goethéenne, examinant successivement cinq possibilités : “(1) qu’elle soit une théorie scientifique défendable (ce que pratiquement aucun scientifique n’a jamais consenti à croire) ; (2) qu’elle soit une théorie scientifique qui a été réfutée (ce que croit probablement une minorité de scientifiques qui comptent parmi les plus charitables) ; (3) qu’elle soit non pas une théorie scientifique fautive, mais une théorie pseudo-scientifique (ce qu’a toujours cru une majorité écrasante de scientifiques) ; (4) qu’elle ne relève pas du tout de la science, non pas parce qu’elle est pseudo-scientifique, mais parce qu’elle appartient en réalité à la catégorie de la poésie ou de l’art, même si ce n’est pas du tout de cette façon que Goethe lui-même la considérait ; (5) qu’elle soit effectivement non scientifique, mais cela non pas parce qu’elle relève de la spéculation métaphysique ou de l’art, mais parce que (comme l’a soutenu Wittgenstein) elle s’apparente finalement nettement plus à la philosophie, comprise comme une entreprise d’analyse et de clarification conceptuelles, qu’à la science proprement dite.” ■

Jean-Jacques Rosat

JOURNÉE ANNUELLE DE L'INSTITUT UNIVERSITAIRE DE FRANCE



Marie-Paule Pileni, Gilles de Robien et François Goulard

Journée organisée par l'Institut
Universitaire de France
18 novembre 2005

Renouant avec une initiative prise en 2001, le Collège de France a accueilli, le 18 novembre, la cérémonie d'installation des 14^e et 15^e promotions de l'Institut universitaire de France (IUF), placée sous le haut patronage du Premier ministre et présidée par Monsieur Gilles de Robien, ministre de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche et Monsieur François Goulard, ministre délégué à l'Enseignement supérieur et à la Recherche.

À travers les trente-trois lauréats seniors et les cinquante lauréats juniors mis à l'honneur, près de la moitié des universités françaises étaient ainsi distinguées par la nomination à l'IUF d'un ou plusieurs de leurs enseignants chercheurs. Tous les grands champs de la recherche scientifique étaient représentés, des sciences exactes et naturelles aux lettres, sciences humaines et sciences sociales.

On sait que l'IUF a été créé en 1991, dans le contexte du double défi auquel était confrontée l'université française

– faire face à la démocratisation de l'enseignement supérieur, mais être aussi le moteur d'une recherche de haut niveau, capable de soutenir la compétition internationale –, pour renforcer l'attractivité du métier d'enseignant chercheur et montrer que la recherche ne se fait pas seulement dans les organismes, que des liens souvent étroits unissent d'ailleurs aux universités.

Ouvrant la cérémonie, le professeur Jacques Glowinski a souligné combien, en tant qu'administrateur, il s'attachait au renforcement des liens du Collège de France avec les universités en général, et avec l'IUF en particulier. Ces relations se sont déjà traduites à de nombreuses reprises par la participation de professeurs du Collège aux jurys de l'IUF. Jacques Glowinski a exprimé le souhait qu'elles s'amplifient dans la conduite de projets communs d'envergure.

Avant de tracer les perspectives d'évolution pour développer le rayonnement international de l'IUF et en faire un creuset de l'interdisciplinarité au sein des futurs pôles universitaires, son administrateur, le professeur Marie-Paule Pileni, tout en remerciant les ministres d'avoir accepté d'augmenter significativement, dès 2006, le nombre de membres juniors, a renouvelé ses propositions de mesures nouvelles en faveur des seniors.

Réaffirmant le lien indissociable entre recherche et enseignement supérieur, et insistant sur le rôle essentiel de l'IUF pour la reconnaissance d'une recherche d'excellence présente dans toutes les universités et toutes les disciplines, le ministre délégué, Monsieur François Goulard, a assuré l'administrateur qu'elle avait été entendue et que l'effectif des membres seniors, qui seront secondés par des chercheurs associés, serait également augmenté de deux-tiers.

Pour conclure la cérémonie, à l'issue d'une brève présentation de l'activité scientifique des lauréats, Monsieur Gilles de Robien a confirmé le soutien de son ministère, en soulignant la contribution essentielle de l'IUF pour la vitalité de la recherche universitaire française, la richesse et la diversité qu'il représente, mais également son caractère prémonitoire, puisque son fonctionnement fondé sur l'excellence, l'évaluation et la logique de projet a été l'une des sources d'inspiration pour la préparation du Pacte pour la Recherche.

La matinée s'est poursuivie par trois conférences scientifiques d'intérêt général. Le professeur Bernard Bigot, Haut-commissaire à l'énergie atomique, a présenté un exposé sur la fusion nucléaire, mettant à la portée de tous les éléments nécessaires pour comprendre la portée et les enjeux du projet ITER. Venu pour l'occasion de Suède, Bengt Norden, professeur à l'université de Chalmers, a éclairé l'auditoire sur la procédure d'attribution des prix Nobel et les critères utilisés pour identifier la créativité et l'excellence, son collègue Krister Holmberg clôturant cette série d'exposés par une présentation des expériences suédoises d'interactions scientifiques entre le monde académique et l'industrie.

Conférenciers, lauréats, personnalités scientifiques, membres et anciens membres de l'Institut universitaire de France – on rappellera que, parmi eux, Edouard Bard, Mireille Delmas-Marty, Anne Fagot-Largeault, Serge Haroche, Jacques Livage, Jean-Louis Mandel, Jean-Christophe Yoccoz sont à présent professeurs au Collège de France – se retrouvèrent ensuite autour d'un buffet, la journée s'achevant en plus petit comité par l'assemblée générale des membres de l'Institut. ■

Françoise Chambon

LES DICOS D'OR

Dictée finale des Dicos d'or
France 3
26 novembre 2005

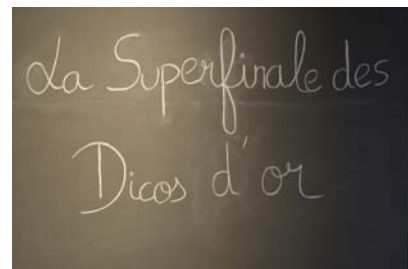
L'idée de demander au Collège de France d'accueillir la dictée de la finale des Dicos d'or me trottait dans la tête depuis plusieurs années. Mais, par crainte de me voir opposer un refus, je remettais à plus tard. Une compétition orthographique serait forcément jugée dérisoire par rapport à la complexité et à l'érudition des matières enseignées, une émission de télévision incompatible avec le prestige de l'institution. Cela ne serait possible que si les professeurs avaient beaucoup d'indulgence et beaucoup d'humour.

Pour la dernière dictée, la superfinale, c'était le moment ou jamais. Je tentai ma chance, qui était aussi celle de tous les partenaires associés depuis vingt ans dans l'aventure : Lire, France 3, Larousse et le Crédit agricole. Le professeur John Scheid me transmit la réponse de l'Assemblée des professeurs du Collège de France. Ceux-ci ont donc très majoritairement beaucoup d'indulgence et beaucoup d'humour.

Je me suis senti honoré et flatté de faire dans la même journée mon entrée et mes adieux au Collège de France. À l'émotion de lire l'ultime

dictée s'ajoutait le délicieux trouble d'être dans un lieu historique du savoir et de la recherche où beaucoup d'écrivains, invités dans mes émissions *Apostrophes* et *Bouillon de culture*, avaient pris ou continuaient de prendre la parole. Dans le désordre : Claude Lévi-Strauss, Umberto Eco, Georges Duby, Georges Dumézil, Pierre Bourdieu, Jean-Pierre Changeux, Claude Hagège, Jean Delumeau, Marc Fumaroli, François Jacob, Jacqueline de Romilly, Emmanuel Le Roy Ladurie, Michel Foucault, etc. À la fois ravi et confus, je leur disais : pardonnez mon imposture, ce n'est l'affaire que de quelques heures...

La plupart des quatre-vingts champions de la superfinale n'étaient jamais entrés au Collège de France. Beaucoup en ignoraient même l'existence. Ils avaient imaginé un bâtiment austère, solennel, sinistre, sombre. Ils ont été stupéfaits de découvrir que les siècles et la modernité, la mémoire et l'innovation, la très vieille pierre et le bois neuf, le monument historique et l'architecture d'espaces inédits, s'étaient conjugués, mêlés, harmonisés, pour recréer un



Collège de France digne d'un passé auquel il continue de s'identifier et apte désormais à bénéficier des avantages des nouvelles technologies et des nouveaux confort.

Il me semble que l'administrateur et professeur Jacques Glowinski, et le professeur Michel Zink, n'étaient pas mécontents de se faire les guides, pour les téléspectateurs et pour nous, d'un bâtiment dont, avec tous leurs confrères, ils sont légitimement fiers.

Merci à tous pour cette journée que je dois qualifier, parce que c'est la vérité, d'inoubliable. ■

Bernard Pivot



Bernard Pivot et le Pr Jacques Glowinski



Pr Michel Zink et Bernard Pivot

L'ENCHANTEMENT DES CHAGRINS

L'enchantement des Chagrins, nouvelle édition des Poésies complètes d'Antoinette des Houlières établie et présentée par Catherine Hémon-Fabre et Pierre-Eugène Leroy, aux éditions Bartillat. Présentation publique : chaire de Littératures de la France médiévale - Collège de France 15 novembre 2005



Rondeau

Entre deux draps de toile belle et bonne,
Que très souvent on rechange, on savonne,
La jeune Iris au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillants, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.

Je ne combats, de goûts, contre personne
Mais franchement sa paresse m'étonne,
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne ;
À soupirer on s'exerce bientôt
Et la vertu soutient un grand assaut,
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.
(O.C., 5, XXI, p. 475)

Ce petit chef-d'œuvre de poésie baroque est dû à la plume d'Antoinette des Houlières (1637-1694). Lors de la présentation publique organisée dans l'amphithéâtre Maurice Halbwachs le 15 novembre dernier, on a pu l'entendre, avec plusieurs autres poésies, interprété de deux façons. Dans une version enregistrée d'abord, où sur des musiques de sa composition, Jean-Louis Murat accompagné d'Isabelle Huppert (CD-Virgin, 465365), chante les vers de Mme des Houlières, faisant revivre cette poétesse célèbre sous Louis XIV ; sur

scène, ensuite, dans une lecture donnée par le comédien Xavier Gallais.

Jonathan Dunford, joueur de viole de gambe de renommée internationale, a permis de recréer autour de ces lectures l'ambiance musicale de l'époque ; tandis que des documents iconographiques, projetés en toile de fond, complétaient l'atmosphère.

Catherine Fabre et Pierre-Eugène Leroy sont à l'origine de cette manifestation. Ils sont tous deux maîtres de conférences, rattachés aujourd'hui à la chaire de Littératures de la France médiévale (M. Zink), après avoir collaboré pendant plus de dix ans à la chaire de Rhétorique et société aux XVI^e et XVII^e siècles (M. Fumaroli).

Répondant à la proposition des éditions Bartillat, ils ont joint leurs efforts pour produire ce volume de 774 pages, résultat de trois années de recherches de manuscrits et d'éditions anciennes, de transcriptions et de mise en forme.

L'originalité de cette réédition, la première depuis près de deux siècles, est de présenter ces poésies classées par genre : fables animales, poésies de société, poésies inspirées par la nature,

par le roi, œuvres plus personnelles... Cette méthode de classement permet de se rendre compte de la diversité d'inspiration de cette femme poète. Pour célébrer la parution de l'ouvrage et rendre hommage à Antoinette des Houlières, Catherine Fabre et Pierre Leroy ont tenu à en faire une présentation publique, alliant à la lecture la musique et l'image pour mieux restituer l'atmosphère de ces textes et en souligner la richesse.

Malgré la différence entre la société du XVII^e siècle et la nôtre, cette poésie peut encore toucher aujourd'hui. Il n'est pas indifférent par exemple de constater, comme le faisait le professeur Michel Zink à la fin de la séance, qu'une femme poète dont la vie a été aventureuse, a trouvé dans la poésie un moyen pour enchanter sa vie et même ses chagrins. ■



Catherine Fabre et Pierre-Eugène Leroy

* Antoinette des Houlières, d'après le portrait d'Élisabeth Chéron, gravé par van Schuppen en 1695 et publié pour la première fois dans l'édition des poésies de 1705.

Caprice

Vers les bords d'un ruisseau dont l'onde vive et pure
 Des arbres d'alentour entretient la verdure,
 Iris dont les chansons, Iris dont les appâts,
 Ont fait voler le nom de contrée en contrée
 D'un profond ennui pénétrée
 Conduisait lentement ses pas
 Ni le naissant émail d'une jeune prairie,
 Ni le doux murmure des eaux,
 Ni le tendre chant des oiseaux
 Ne dissipait sa rêverie.

[...]
 (O.C., 3, XXV, p. 282)

“Caprice” Clément-Pierre Marillier (1740-1808), Nicolas Ponce (1746-1831) coll. part.



Le ruisseau, Idylle (1684)

Ruisseau, nous paraissions avoir le même sort, [...]
 Mais, hélas, que d'ailleurs je vois peu de rapport
 Entre votre course et la nôtre ! [...]
 Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous, rapportez
 Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez [...]
 Nous irons reporter la vie infortunée
 Que le hasard nous a donnée
 Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.
 (O.C., 5, XLI, p. 526-529)

“Le ruisseau” Clément-Pierre Marillier (1740-1808), Emmanuel-Jean-N. de Ghendt (1738-1815) coll. part.



Les moutons, Idylle (1674)

Hélas ! petits moutons que vous êtes heureux !
 Vous paisez dans nos champs sans souci, sans alarmes ;
 Aussitôt aimés qu'amoureux,
 On ne vous force point à répandre des larmes ;
 Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
 Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature :
 Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs.
 [...]
 (O.C., 3, I, p. 247)

“Mes moutons” Clément-Pierre Marillier (1740-1808), Jean Dambrun (1741-ap. 1808) coll. part.



Xavier Gallais



Jonathan Dunford



DE L'HISTOIRE NATURELLE À LA BIOLOGIE DE L'ÉVOLUTION

PETIT RETOUR EN ARRIÈRE ET ESPOIRS POUR DEMAIN

par Armand de Ricqlès, Professeur au Collège de France, titulaire de la chaire de *Biologie historique et évolutionnisme*

Ce texte reprend certains éléments d'une allocution prononcée au Collège de France lors de la remise de la Légion d'Honneur à Armand de Ricqlès par Jacques Glowinski, *administrateur*, le 16 Juin 2005



Pourquoi suis-je d'abord un naturaliste ? Passionné dès l'enfance par la beauté et la diversité des organismes, j'ai toujours été plus attiré par les formes et les structures du vivant que par l'élucidation de son fonctionnement. En cela je suis, par goût profond, un structuraliste ou un morphologiste plutôt qu'un fonctionnaliste ou un physiologiste, même si je demeure fasciné par l'éternel dialogue entre la structure et la fonction que propose le vivant, à toutes les échelles de perception.

La révélation fondamentale que m'ont apportée mes études universitaires, c'est donc la notion d'*homologie*. Pourquoi cette mystérieuse correspondance structurale entre organes et tissus chez des organismes fonctionnellement très différents ? Et pourquoi ces parties répétées au sein du même organisme, mais variant subtilement de l'avant à l'arrière du corps ? Les réponses que pouvait apporter la biologie du début des années soixante étaient bien incomplètes, mais il était déjà évident pour moi qu'elles participaient des domaines de l'évolutionnisme (j'y inclus, bien sur, la paléontologie), de la systématique et de la biologie du développement. En somme, les disciplines classiques de

l'histoire naturelle étaient capables de poser les bonnes questions sans pouvoir encore y répondre. En attendant, la morphologie offrait encore de très riches perspectives de recherche. Tout n'était pas décrit ni compris en anatomie comparée, en histologie ni surtout en paléontologie (c'est toujours vrai !). J'optais alors pour une spécialisation peu connue, la paléohistologie, qui conciliait à la fois mes goûts pour la morphologie fine, pour la comparaison et pour la paléontologie.

La suite de l'histoire révéla que c'était un bon choix même si, à l'époque, ce n'était certainement pas un choix "porteur" selon tous les "critères objectifs" décidant pour beaucoup de jeunes de leur "stratégie de carrière" ! La fin des années soixante, c'était en effet l'époque de la montée en puissance de la biochimie, vite relayée par la biologie moléculaire. La morphologie semblait alors avoir dit son dernier mot avec la cytologie ultrastructurale. La pression était forte, de la part des organismes de tutelle, pour mettre au rancart les "vieilles lunes" de l'anatomie comparée et de la systématique afin de se jeter à corps perdu dans la "nouvelle biologie" parée alors de tout

le prestige qu'apportait une cascade de découvertes importantes sur le fonctionnement intime de la machinerie biologique.

Pourtant, quitter la morphologie comparative pour se lancer, qui dans la biochimie, qui dans la génétique, qui dans la physiologie cellulaire, c'eût été trahir un domaine de la connaissance qui passionnait certains d'entre nous. On sentait bien combien ce domaine était pertinent – même si, à l'époque, il était encore à peu près impossible d'établir des liens significatifs entre ce qui nous intéressait en "histoire naturelle" et la "nouvelle biologie" alors en plein essor.

Ainsi quelques jeunes morphologistes, dont j'étais, restèrent à leur poste, et malgré des difficultés de travail et de carrière souvent inouïes, ils surent par la suite, ici et là, assurer la défense et l'illustration des savoirs morphologiques et systématiques. Il ne s'agissait nullement d'un combat d'arrière-garde, il s'agissait de *reneweler* et de *transmettre* aux nouvelles générations une culture qui allait se révéler éminemment précieuse pour les synthèses à venir – mais n'anticipons pas.

Je ne peux évoquer toutes ces années sans dire un mot du contexte institutionnel. Suite à ce que l'on appelle encore pudiquement les "événements" de 1968, l'encore prestigieuse Faculté des Sciences de l'Université de Paris fut dépecée entre les Universités de Paris 6 et Paris 7 qui durent se partager le campus de Jussieu. À mes yeux, cette décision fut catastrophique, découpant de façon absurde et fort coûteuse disciplines, équipes, laboratoires, bibliothèques et collections. Mais au-delà de ces difficultés, les décennies soixante-dix, quatre-vingt et quatre-vingt dix furent passionnantes, entraînant un renouvellement extraordinaire des divers domaines de l'histoire naturelle.

D'abord, il y eut la prise de conscience des problèmes de l'environnement. Dès les années soixante, il devenait évident que le style de développement de type occidental, considéré jusque-là comme un indiscutable progrès dans tous ses aspects, y compris par les Soviétiques qui tentaient d'y parvenir par d'autres moyens, allait mener tôt ou tard à une impasse. Faire de la biologie intégrée certes, mais il fallait donc aussi la recentrer, à partir des organismes, vers l'étude des populations, des écosystèmes, vers la systématique d'inventaire et la biologie de la conservation...

À cet égard, un des seuls bons aspects de 1968 fut d'ouvrir à l'écologie scientifique quelques rares cursus et quelques modestes débouchés dans l'université, qui finirent par s'amplifier avec le temps, tout en constituant un frêle tuteur de survie institutionnelle pour les disciplines naturalistes, à mesure que celles-ci disparaissaient de la plupart des autres cursus de biologie universitaire...

Ensuite, les années soixante-dix et quatre-vingt furent celles de la diffusion et de la montée en puissance d'une nouvelle vision de la classification biologique, désormais connue sous le nom de cladistique ou de cladisme. Ce fut un bouleversement d'ordre pour ainsi dire philosophique apporté par les morphologistes, précisément à l'époque où ils traversaient un épisode particu-

lièrement sombre de leur survie institutionnelle. La cladistique renouvela de façon décisive une discipline, la systématique, que beaucoup tenaient pour moribonde, si tant est qu'elle ait été même considérée à l'époque comme une science par certains zélateurs les plus intransigeants de la biologie réductionniste. En fait, c'est une véritable *science phylogénétique* à part entière qui prit alors son essor. Les progrès inouïs de l'informatique n'y furent pas étrangers. Pourtant, la plus grande avancée de ces années sera le rapprochement foudroyant des centres d'intérêt que vont désormais partager les morphologistes et les biologistes moléculaires. Les avancées dans l'analyse des protéines et dans le séquençage des gènes vont en effet bientôt constituer une véritable "anatomie comparée moléculaire", riche d'une fantastique information systématique. Enfin les techniques moléculaires deviennent opérationnelles pour les problèmes intéressants des naturalistes ! Enfin les problématiques des naturalistes deviennent fréquentables pour les moléculaires ! Ces rapprochements, ces retrouvailles, vont bientôt permettre de fascinantes confrontations entre molécules et morphologie... À condition toutefois que la sociologie des communautés concernées le permette...

Enfin, les années quatre-vingt-dix verront d'autres aspects de la génétique moléculaire devenir opérationnels dans les domaines de la morphologie. La découverte des gènes à homéodomains, de leurs fonctions dans le "*patterning*" de l'organisme en construction, et de l'évolution de ces gènes eux-mêmes au sein des métazoaires, allait favoriser un rapprochement bouleversant entre molécules, morphologie et systématique, au travers cette fois d'une biologie du développement entièrement renouvelée. La théorie synthétique de l'évolution s'en trouva elle-même métamorphosée sous la forme de la nouvelle synthèse évolution-développement (*evo-devo*), où l'organisme et sa morphologie retrouvaient enfin toute leur place. Dans cette mouvance, l'influence intellectuelle d'un Steve Gould

fut importante comme le fut aussi, plus près de nous, l'action du regretté André Adoutte.

Certes, dans le creux de la vague des années quatre-vingt, en l'absence presque totale de bourses et de postes pour nos étudiants, je me souviens de certains soirs de déprime où nous nous demandions vraiment si, après notre génération, il y aurait encore, dans notre pays, dans notre langue, des morphologistes évolutionnistes. Heureusement les choses ont commencé à bouger à partir des années 1995, et désormais la relève est assurée, ne serait-ce que très modestement.

À l'heure actuelle, nous vivons une étape particulièrement heureuse et stimulante de la biologie évolutionniste, où une multitude de disciplines jadis séparées et souvent violemment concurrentes, découvrent enfin leurs évidentes complémentarités. Désormais, entre biologistes du développement, moléculaires, généticiens, paléontologues, histo-cytologistes, systématiciens, anatomistes, écologistes, épistémologues..., nous avons tant de choses à nous dire et à partager !

Il demeure que pour développer la nouvelle biologie moléculaire en France, tout s'est passé comme s'il avait d'abord fallu, pendant trente ans, désespérer et pratiquement réduire à néant une communauté scientifique qui véhiculait deux siècles d'acquisition de savoirs naturalistes parfaitement légitimes et utiles. Nous n'avons pas fini de payer le prix fort pour ce sectarisme stupide, en ce vingt et unième siècle qui sera celui des grands défis de la biodiversité et de l'environnement !

Intégrer, pour demain, le grand message naturaliste à la biologie moderne, c'est enfin comprendre qu'au delà de la génomique et de la protéomique, notre société aura besoin – en permanence – d'une connaissance du vivant à *tous les niveaux* d'organisation spatio-temporels : de la molécule à l'écosystème, comme des pôles à l'équateur et



Bernard Delavault

Bernard Delavault est mort le 16 décembre 2005 à l'âge de 78 ans. Il avait été étudiant à l'École des langues anciennes de l'Institut catholique de Paris, puis il fut élève titulaire de l'École pratique des hautes études dans les sections des sciences religieuses et des sciences historiques et philologiques. Après quelques années comme chercheur au CNRS, il avait été nommé bibliothécaire de l'Institut d'études sémitiques de la Sorbonne. Lorsque cet institut fut rattaché au Collège de France le 4 janvier 1973, suite à un décret du ministère de l'Éducation nationale qui avait tenu compte des délibérations de l'assemblée des professeurs du Collège en mars et juin 1972, tous les livres de l'institut, sauf ceux concernant le judaïsme post-biblique et médiéval, furent

transférés dans les locaux de Marcelin Berthelot, constituant ainsi la "bibliothèque de l'Institut d'études sémitiques du Collège de France" dont Bernard Delavault devint le bibliothécaire jusqu'en 1993. Il sut transformer la bibliothèque en un centre de rayonnement international, un outil de travail unique en France, enrichi au fil des années par différents dons et legs, visité périodiquement par savants européens, américains et du Proche-Orient. À l'étendue de sa grande érudition s'ajoutait chez Bernard Delavault son étonnante disponibilité professionnelle, ses connaissances profitant largement aux savants et aux moins savants. Maints chercheurs lui ont laissé le témoignage de leur gratitude pour son dévouement dans la préface de leurs livres. Complémentaire de son

À Bernard Delavault

par Javier Teixidor

*Professeur,
chaire d'Antiquités sémitiques*

travail au Collège de France fut la remise en ordre du Cabinet du Corpus des inscriptions sémitiques de l'Académie des inscriptions et belles-lettres dont Bernard Delavault fit un centre de documentation historique incomparable pour les études sémitiques. En 1993, il reçut le Cristal du CNRS en reconnaissance des services qu'il avait rendus à ces deux grandes institutions françaises. Les multiples témoignages envoyés à la bibliothèque de l'Institut d'études sémitiques et la fierté de ceux qui ont eu l'honneur d'être son ami montrent bien la douleur causée par sa disparition. ■

Disparition



Jean Irigoien

Le Collège de France a la tristesse d'annoncer le décès de M. Jean IRIGOÏEN, professeur honoraire titulaire de la chaire

de *Tradition et critique des textes grecs* (de 1986 à 1992), survenu le 28 janvier 2006, à l'âge de 85 ans.

LE GLOBE D'ÉLIE DE BEAUMONT (1798-1874) AU COLLÈGE DE FRANCE

par Jacques TOURET

Professeur émérite (Pétrographie-minéralogie),
université libre d'Amsterdam (Pays Bas),
Membre de l'Académie Royale des Sciences et Lettres
des Pays Bas

Musée de Minéralogie
École des Mines
60 boulevard Saint-Michel, Paris 6^e



Le Collège de France possède une magnifique mappemonde, chef d'œuvre de la cartographie du XIX^e siècle, constituée d'un globe de plus d'un mètre de diamètre disposé sur un socle de bois massif. Le fond cartographique, rédigé en allemand, fait immédiatement penser à Alexandre von Humboldt. Outre une géographie physique très détaillée, comportant notamment les chaînes de montagne à l'échelle planétaire, on peut y voir les itinéraires des grands voyages de découverte, depuis Magellan jusqu'au Capitaine Cook. Surtout, un ensemble complexe de grands cercles de diverses couleurs (noir, rouge, vert, bleu) y sont tracés d'une main sûre. Aucune indication particulière, si ce n'est quelques lettres (D,t) à certains nœuds d'intersection. Peu de géologues aujourd'hui peuvent deviner qu'il s'agit d'une représentation, sans aucun doute la plus achevée qui ait jamais été faite, du "réseau pentagonal"



Buste
d'Élie de Beaumont
à l'École des Mines

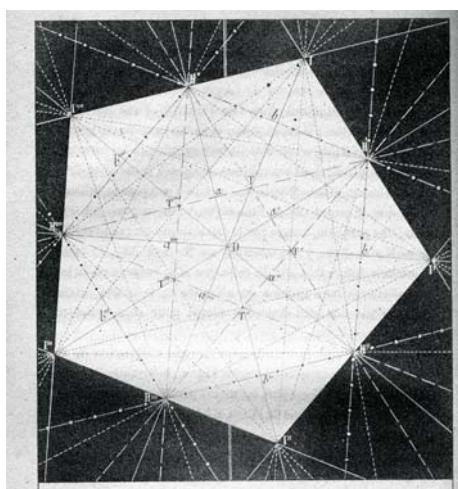
de Léonce Elie de Beaumont, professeur au Collège de France, titulaire de la chaire d'*Histoire naturelle des corps inorganiques*, de 1832 jusqu'à sa mort en 1874. Dès l'origine, la théorie d'Elie de Beaumont a fait l'objet de vives controverses. Elle n'est plus connue aujourd'hui que des spécialistes de l'histoire des sciences. Il n'en demeure pas moins que ce modèle, comme on l'appellerait aujourd'hui, a représenté un courant de pensée majeur au XIX^e siècle et, surtout, constitué un premier essai de "tectonique globale" un siècle avant que Xavier Le Pichon et quelques autres ne découvrent les plaques.

Jean Baptiste Armand Louis Léonce Elie de Beaumont : le grand homme de la géologie française au XIX^e siècle

C'est peu dire que Jean Baptiste Armand Léonce Elie de Beaumont (1798-1814) aura cumulé les postes les plus prestigieux au cours de sa longue carrière : professeur (1827), puis directeur de l'École des Mines, ingénieur en chef des mines (1832), professeur au Collège de France (à la mort de Cuvier en 1832), inspecteur général en 1845, membre de l'Institut (1835), puis secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences à partir de 1853 et enfin, pour couronner le tout, sénateur en 1852. Major de Polytechnique et de l'École des Mines, il entre en 1820 au Corps des Mines où, après un bref voyage en Angleterre, il est chargé avec Armand Dufrénoy de réaliser une carte géologique de notre pays sur le modèle anglais. Il déploiera alors une activité inlassable, parcourant des milliers de kilomètres à pied ou à cheval, multipliant les observations de terrain qui en feront l'un des géologues les plus expérimentés de son temps. Ce travail aboutira en 1841 à la publication des six feuilles de la

“Carte Géologique de la France, sous la direction de M. Brochant de Villiers, inspecteur général des mines, par MM Dufrenoy et Élie de Beaumont, ingénieurs des mines”. Travail d’une facture singulièrement moderne, dont les grandes lignes – en particulier la structure des assises sédimentaires du Bassin Parisien – sont toujours d’actualité. C’est au cours de ces levés que Élie de Beaumont développe une idée qui marquera toutes ses activités ultérieures : les structures en relief à la surface du globe, volcans et chaînes de montagne notamment, sont dues à la poussée en profondeur de liquides magmatiques qui tendent à soulever une mince écorce (ou croûte) solide. La forme typique des volcans est donc un “cratère de soulèvement” ponctuel, alors que les chaînes de montagne correspondent à un soulèvement linéaire, le long de grandes fractures réparties de façon homogène sur toute la surface du globe terrestre. Dans tous les cas, les causes profondes sont identiques : elles sont liées à un refroidissement, donc à une contraction séculaire de la terre au cours des temps géologiques. L’hypothèse de départ est que le globe se refroidit et se contracte, créant des protubérances en surface, “comparables à celles d’une pomme qui se ride”.

À partir de ce résumé sommaire, il est facile aujourd’hui de souligner les erreurs d’un raisonnement qui, notamment pour les cratères de soulèvement, contredit l’observation immédiate. Dès l’origine, les idées d’Élie de Beaumont ont été critiquées, notamment par Charles Lyell et les tenants de l’hypothèse des “causes actuelles”. Il s’est vaillamment défendu, soutenu par quelques disciples du Collège de France et de l’École des Mines. L’autorité que lui valaient ses fonctions officielles a permis à ses idées de connaître un grand reten-



Éléments géométriques du réseau pentagonal (d’après A. Vézian, 1863, p. 32). Traits continus : cercles primitifs, tireté long : octaédriques, tireté ponctué : dodécaédriques réguliers, tireté court : dodécaédriques rhomboïdaux, trait double : Méridien de Remda.

tissement. Bien après la première guerre mondiale, beaucoup de cartes géologiques mentionnaient encore les principales directions des “systèmes de montagnes”, et ce n’est guère que dans la seconde moitié du XX^e siècle que le nom d’Élie de Beaumont et son réseau pentagonal passeront aux oubliettes de l’histoire. Oubli aussi immérité que l’adulation du siècle précédent car, comme l’a magistralement montré Celal Sengör en 2005 dans ses leçons de la Chaire internationale du Collège de France, tout n’était pas mauvais dans le mode de pensée complexe patiemment élaboré par le groupe parisien. C’est le cas notamment pour la notion de géosynclinal, qui dominera toute la pensée géologique jusqu’à l’avènement de la tectonique des plaques. C’est l’américain James Hall qui a trouvé le nom et endossé la paternité du concept – surtout dans le monde anglo-saxon –, mais la définition qu’il en donne (dans le préambule d’un traité de paléontologie !) se trouvait déjà chez Élie de Beaumont.

Le réseau pentagonal

Polytechnicien, Élie de Beaumont est féru de mathématiques qui, estime-t-il, doivent gouverner l’ordre du monde naturel (Auguste Comte n’est pas loin). Il estime donc que les fissures résultant de la contraction séculaire de la Terre doivent se disposer de façon rationnelle, de façon à couvrir toute sa surface. Toutes les montagnes ne sont pas contemporaines, donc l’apparition des fractures se fait par vagues successives, mais “il est dans la logique des choses” que deux fractures immédiatement successives soient orthogonales. Affirmation qui relève d’une pure intuition, ainsi que la façon de découper la sphère de référence en un certain nombre de secteurs identiques, qui doivent diviser sa surface de façon continue et homogène. L’analogie avec le mode de raisonnement cristallographique est évidente – et soulignée par Élie de Beaumont lui-même.

Il commence par envisager le système le plus simple : 8 triangles sphériques découpés sur la sphère par un système d’axe trirectangle. Les plans tangents à chacun de ces triangles définissent un octaèdre régulier circonscrit, sur lesquels il est possible de projeter tout point de la surface sphérique par projection gnomonique (intersection du plan avec le rayon de la sphère passant par le point considéré).

Ce réseau octaédrique, trop simple, est vite abandonné. Élie de Beaumont procède alors par complications successives, et il constate qu’un réseau constitué de 15 grands cercles, dits “primitifs”, se coupant de façon à dessiner 12 pentagones sphériques réguliers, permet de dessiner une grille dont la complexité répondra à tous ses désirs. D’autres figures se dérivent par permutation sur les sommets ou les milieux des arêtes (octaèdres,

dodécaèdres réguliers et rhomboïdaux). Au total, un ensemble de 61 grands cercles, dont l'intégralité constitue le "réseau pentagonal".

Cette définition est purement théorique, mathématique. Si l'intuition de Beaumont est exacte, les directions du réseau doivent coïncider avec les directions, mesurées sur le terrain, des différents "systèmes de montagne". L'approche d'Élie de Beaumont découle directement de ses propres observations sur le terrain ou de ses analyses cartographiques. Les premières observations, présentées oralement devant l'Académie des Sciences en 1829, portent sur 4 systèmes qui ont effectivement une certaine homogénéité temporelle et directionnelle, au moins à l'échelle des pays européens (Ardennes, Cornouailles, Alpes, Pyrénées). La chaîne des Pyrénées, en particulier, est effectivement très rectiligne, et il est certain que cet exemple a joué un grand rôle pour conforter Élie de Beaumont dans ses certitudes. Après la publication (*Annales des Sciences Naturelles*, Paris, 1830), très rapidement, le nombre des directions caractéristiques passe à 12 (1833), puis à 15, pour atteindre 96 en 1852, dans sa *Notice sur les chaînes de montagne* ("et j'ai loin d'avoir terminé", ajoute-t-il).

Reste maintenant à faire coïncider les directions des chaînes de montagne avec celles du réseau pentagonal. Élie de Beaumont s'explique sur ce point-clé de son édifice : "J'ai pensé que si les grands cercles primitifs du réseau pentagonal représentaient ce qu'on pourrait appeler la *forme primitive* de la configuration extérieure du globe, il suffirait de placer sur un globe terrestre le réseau formé par ces 15 cercles pour rendre possible à la vue de rencontrer la position dans laquelle il devrait être placé pour se trouver en harmonie avec l'ensemble des configurations géographiques ; que, si une pareille position existait, et que si en effet il la saisissait, le principe même de mon travail serait sanctionné *ipso facto*, et la possibilité de son établissement assurée. En conséquence, j'ai placé sur un globe de 50 cm de diamètre un *filet mobile* formé par une partie des cercles principaux du réseau, et composé de manière à s'appliquer exactement sur cette sphère en l'embrassant avec une précision rigoureuse. Quelques tâtonnements préliminaires m'ont conduit à installer tout simplement ce réseau sur le triangle trirectangle résultant de l'entrecroisement des grands cercles de comparaison des systèmes du "Tenare", des "Andes" et de "l'axe volcanique méditerranéen". D'autres écrits font état d'autres directions de référence, en particulier le "méridien de Remda" en Saxe, qu'Élie de Beaumont, peut être en lointaine référence à Werner, semble considérer comme une sorte de méridien origine pour tout son système. Quoi qu'il en soit, le résultat est là : il y a bien coïncidence entre le réseau théorique et les faits de terrain, donc l'ensemble ne peut être qu'exact.



© J.-P. Martin, Collège de France

Le globe du Collège de France

D'après ce qui précède, il est bien évident que la représentation du relief terrestre et du réseau pentagonal en trois dimensions constitue un élément essentiel du raisonnement et de la démonstration. Jouant de sa double appartenance à l'École des Mines et au Collège de France, Élie de Beaumont répartit soigneusement le travail, fixant à chacun des objectifs bien précis. Ses multiples activités l'empêchant d'assurer lui-même toutes ses fonctions, il se fait suppléer dans chaque établissement par un collaborateur. À l'École des Mines, c'est Alphonse Béguyer de Chancourtois, d'abord professeur de topographie, puis adjoint au cours de géologie, Élie de Beaumont se contentant chaque année de délivrer une leçon inaugurale sur le refroidissement du globe. Au Collège de France, c'est Charles Sainte Claire Deville, suppléant reconduit pendant dix sept années consécutives. Originaire des Antilles, chargé après quelques années de l'organisation de stations météorologiques dans le monde, Deville est quelquefois amené à se faire lui-même suppléer... Ces collaborateurs connaîtront l'honneur de la titularisation à la mort d'Élie de Beaumont, mais chacun pour une durée bien courte : trois ans pour Béguyer de Chancourtois, dix huit mois à peine pour Sainte Claire Deville, pendant lesquels il pourra assurer un seul cours, heureusement fidèlement recueilli et publié par les soins de son successeur au Collège, F. Fouqué.

À l'École des Mines, Béguyer de Chancourtois fait réaliser toute une série de globes de petite dimensions (20 à 50 cm de diamètre environ), dont quatre exemplaires ont été préservés (Bibliothèque de l'École des Mines). Il s'agit de globes de travail, indiquant pour les plus petits quelques éléments du réseau pentagonal sur un fond blanc ou, surtout, pour le plus gros (50 cm),



Le globe de 50 cm de l'École des Mines.

matérialisant sur un fond topographique les éléments du réseau au moyen d'épingles reliées par des fils.

Mais, pour le Collège de France, il veut réaliser un globe spectaculaire, représentation la plus achevée de son modèle. Il en fait la demande auprès de l'Administrateur le 28 janvier 1850.

à Monsieur Barthélémy Saint Hilaire,
Administrateur du Collège de France

Monsieur l'Administrateur,

J'ai été dans le cas de faire usage, presque tous les ans, d'un *Globe terrestre* pour les démonstrations que j'ai eu à faire dans mes leçons de géologie au Collège de France. J'ai pu jusqu'à présent me servir, pour cet objet, d'un globe de dimension médiocre qui m'appartient ; mais ayant été obligé d'employer ce globe pour un travail spécial, je me suis vu cette année dans la nécessité d'en *emprunter* un autre, emprunt qui ne peut être que momentané.

Cette circonstance m'a fait penser, Monsieur l'Administrateur, que la dépense d'acquisition du globe destiné au cours d'histoire naturelle inorganique du Collège de France serait suffisamment justifiée, mais il me semble en même temps que le Collège de France ne peut faire que l'acquisition d'un globe d'une très belle exécution.

D'après les informations que j'ai prises, je crois que le "*Globe de Grinum*", d'environ un mètre de diamètre, publié à Berlin il y a quelques années, remplirait très bien l'objet que j'ai en vue. Le prix de ce globe, joint aux frais de transport et aux droits d'entrée, monterait à 460 francs. Il y aurait en outre quelques frais accessoires à faire pour en rendre le maniement commode. Il s'agit donc d'une dépense totale d'environ 500 francs.

Je ne pourrais, Monsieur l'Administrateur, prélever cette dépense sur une seule année de nos frais de cours, et en la répartissant même sur deux années elles en seraient fortement entamées. Je prends en conséquence la liberté de vous demander s'il ne vous serait pas possible d'accorder pour cet objet spécial un crédit extraordinaire de 500 francs au cours d'histoire naturelle des corps inorganiques.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération, Monsieur l'Administrateur, votre très humble serviteur et dévoué collègue.

Léonce Elie de Beaumont

Nous avons cherché en vain d'autres informations sur ce "globe de Grinum" mentionné dans la lettre d'Élie de Beaumont. On était au temps des grandes découvertes sur la planète, et plusieurs firmes allemandes fabriquaient alors des globes, notamment à Berlin et à Dresde, sur la lancée des travaux d'Alexandre von Humboldt. Le fabricant le plus célèbre est Carlo Adami, auquel succèdera en 1844 Hans Kiepert, qui travaillera à partir de 1852 dans la firme de C. Reimer. Le globe du Collège de France a probablement été réalisé en 1850 ou 1851 : il est probable qu'il ait été confectionné par H. Kiepert avant que celui-ci n'entre au service de Reimer. Il s'agit sans aucun doute d'une commande particulière, ce qui peut expliquer l'absence de mention du constructeur. Quoi qu'il en soit, l'administrateur ayant accédé aux désirs d'Élie de Beaumont, une note de l'administration des Douanes pour l'année 1851 exempte le globe de droits d'entrée. C'est donc à cette époque qu'il a dû arriver à Paris. Là, il fut adapté et Élie de Beaumont y fit inscrire les grands cercles du réseau pentagonal, travail d'une perfection graphique exemplaire, probablement réalisé au Collège. Comme sur les globes de l'École des Mines, certaines lettres indiquent la nature des grands cercles. Un code de couleurs correspond probablement aux différents types de cercles. Les tracés sont très réguliers, bien que manifestement effectués à la main, sans doute avec le secours de règles sphériques. Peu de spécialistes étaient capables d'exécuter un tel travail, et il est plus que probable que les artistes mentionnés par Béguyer de Chancourtois ont été sollicités : Bertaut, et surtout E. Picart, le dessinateur émérite qui entrera en 1868 au Service de la Carte géologique détaillée de la France.

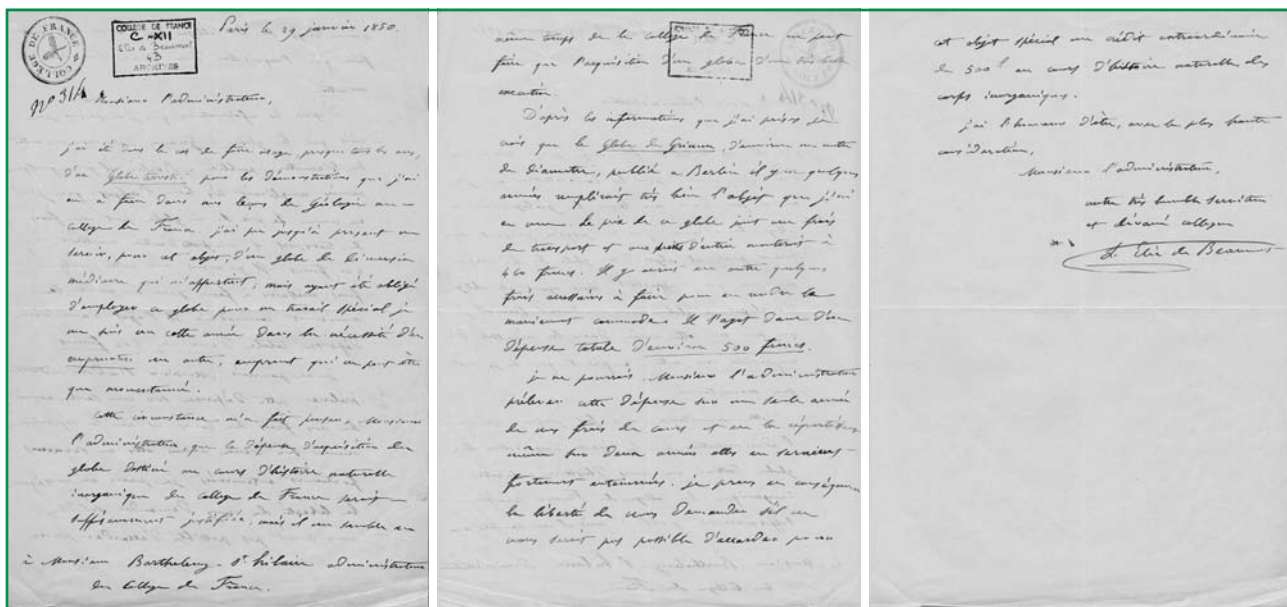
Une conclusion nostalgique

Ce chef d'œuvre une fois réalisé, qu'en a-t-on fait ? Les globes de travail de l'École des Mines portent les traces d'un travail intensif et ont servi à l'élaboration de cartes gnomoniques, embryon du grand système dont Béguyer de Chancourtois avait rêvé. Au contraire, le globe du Collège de France est resté à l'état neuf : il semble n'avoir pas beaucoup servi. Il n'a sans doute jamais quitté le Collège, à la différence des globes de l'École des Mines, exposés notamment lors d'une Exposition universelle. Après 1852, Élie de Beaumont donne des cours sans rapport direct avec le réseau pentagonal : Émanations volcaniques et métallifères (1853-54) ; Roches d'origine ignée du triple point de vue de leur composition, classification et gisement (1854-55) ; Phénomènes volcaniques en général (1855-56). Ensuite, il se fait remplacer jusqu'à sa mort par Sainte Claire Deville, dont les cours sont orientés



Sans doute Élie de Beaumont tenait-il ce globe magistral en réserve pour le jour où il aurait produit la preuve irréfutable et évidente de la coïncidence parfaite entre directions des systèmes de montagnes et réseau théorique. Comme le dit Paul Fallot, qui l'a bien connu du temps de ses études : "Quand j'allais le voir, je le trouvais toujours à son cabinet de travail, au bout d'une enfilade de petites pièces, devant une table chargée de cartes et occupé à tracer des alignements nouveaux". Ce jour tant attendu n'est jamais arrivé, et Élie de Beaumont, de plus en plus isolé au sein de son dernier quarteron de fidèles, est mort un matin de 1874 dans son château de Carnon, seul avec ses certitudes. ■

selon ses propres intérêts (la volcanologie, notamment). Ce n'est que lors du seul cours qu'il donnera en tant que professeur titulaire (1875-76) qu'il fera le panégyrique de son maître, donnant en particulier une description très complète du réseau pentagonal. Mais, dans ses leçons, publiées ensuite par son successeur, F. Fouqué, pas une seule figure, et surtout pas un mot du globe. Fouqué deviendra lui-même professeur au Collège de France en 1877, mais c'est avant tout un minéralogiste et pétrographe, ainsi que son disciple et successeur, Auguste Michel Lévy. Aucun, semble-t-il, n'a donc trouvé de motif d'utiliser le globe. Ce n'est qu'à la veille de la seconde guerre mondiale que la chaire reviendra à nouveau à un tectonicien, Paul Fallot. Dans sa leçon inaugurale, celui-ci se livre certes à un vibrant éloge d'Élie de Beaumont, mais il ne mentionne jamais l'existence du globe, qu'il devait pourtant connaître puisqu'il en a hérité dans son service.



Lettre manuscrite d'Élie de Beaumont à Barthélémy Saint-Hilaire, le 28 janvier 1850. (Archives du Collège de France). Texte reproduit page 34.

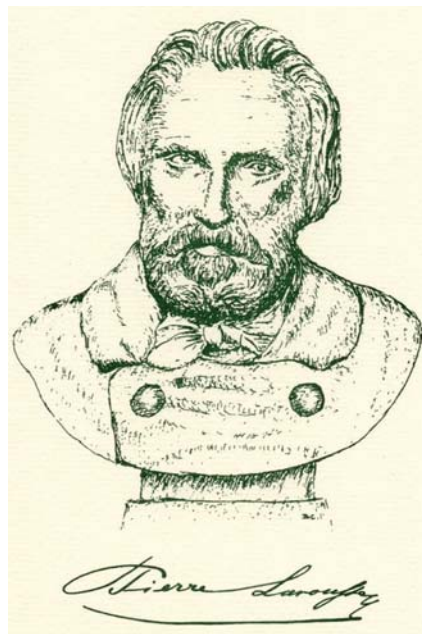
UN AUDITEUR INSOLITE AU COLLÈGE DE FRANCE : PIERRE LAROUSSE*

C'est sans doute à la fin de l'été 1840 que Pierre Larousse (1817-1875) quitta son village natal de Toucy, en Bourgogne, et son métier d'enseignant pour s'installer à Paris. Logé en plein quartier latin, avide de savoir, celui dont le nom allait devenir l'un des plus forts symboles de la lexicographie commence à glaner inlassablement tous les éléments qui pourront nourrir l'ambitieux projet qui donna naissance au *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle, français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc., etc* (GDU), publié de 1866 à 1876⁽¹⁾. Pour réaliser cette oeuvre, Larousse emploie ses journées à suivre les cours de l'Observatoire, du Conservatoire National des Arts et Métiers, du Muséum d'Histoire naturelle, de la Sorbonne et du Collège de France, complétant, le soir, ses notes de cours par des lectures à la Bibliothèque Sainte-Geneviève⁽²⁾.

Larousse aurait fréquenté les cours du Collège de France dès 1840. Autodidacte passionné, décidé à transmettre aux lecteurs quelques-unes de ses convictions les plus profondes, politiques et éducatives, il nous permet de retrouver avec bonheur, à travers les articles du GDU, la mémoire des heures passées comme auditeur des cours du Collège de France et de l'intérêt qu'il porta à cette institution.

La lecture du GDU, même si Larousse s'entoura d'une équipe de rédacteurs, peut être entreprise comme celle d'une oeuvre autobiographique et d'un témoignage historique précieux. La curiosité du lexicographe pour tous les domaines intellectuels et son ouverture à la société le firent s'intéresser, entre autres, au Collège de France. Une promenade à travers les quinze volumes du GDU, et, accessoirement, les deux suppléments ajoutés après la disparition de Larousse, offre un passionnant témoignage sur la vie de cette institution pendant des années qui restent parmi les plus tourmentées de son histoire. L'intérêt de ces évocations est d'ordre historique et intellectuel, tout en étant biographique, notamment par leur richesse anecdotique.

L'accès le plus direct se trouve à l'entrée *COLLÈGE* (GDU, t. IV, pp. 602-605). Dans cet article de quatorze colonnes, le "Collège de France" n'occupe pas moins de deux colonnes. À une première partie consacrée à l'histoire de l'institution,



Reproduction du buste en bronze qui orne le monument funéraire de Pierre Larousse au cimetière du Montparnasse. Ce buste a été réalisé par Jean-Joseph Perraud en 1875. Il en existe une réplique en pierre, à Toucy, datant de 1894 (avec l'aimable autorisation de l'Association Pierre Larousse).

des origines à 1831, font suite des considérations sur le rôle joué par le Collège de France, notamment à l'époque de Larousse. Sont ensuite évoqués le rattachement institutionnel du Collège de France, quelques notations historiques et, enfin, les éléments remarquables de son patrimoine.

La lecture du GDU permet de reconstituer l'histoire des différentes chaires, par époque ou par discipline, de retrouver ceux des professeurs qui en devinrent administrateurs (Jean-Antoine Letronne, Barthélemy-Saint-Hilaire, Stanislas Julien, E.-R. Lefebvre de Laboulaye, Ernest Renan...) ou de démêler d'intéressantes filiations (filiations familiales ou intellectuelles).

Larousse met fort bien en valeur l'une des principales caractéristiques des disciplines enseignées au fil des ans au

* Cette recherche a fait l'objet d'une communication au Colloque Pierre Larousse qui s'est tenu à Toucy les 16 et 17 mai 2004 et d'un article à paraître aux éditions Honoré Champion, "Histoire d'une institution à travers le *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse : le Collège de France", in Jean Pruvost et Micheline Guilpain, *Pierre Larousse et l'art : de la littérature à la gastronomie. Actes du 2^e Colloque Pierre Larousse, Toucy, 16-17 mai 2003*.

1. Deux suppléments seront ajoutés à cette somme, l'un en 1878, l'autre en 1890.

2. La Bibliothèque Sainte-Geneviève était la seule bibliothèque ouverte le soir à Paris, par ordonnance du 1er janvier 1838 du ministre de l'Instruction publique, N. A. de Salvandy.

Collège de France : leur originalité, insistant autant de fois que les circonstances le lui permettent sur le fait qu'il s'agit toujours d'une création exceptionnelle :

[...] on créa [en 1814] pour lui [Antoine-Léonard de Chézy] une chaire de sanscrit au Collège³ de France, la première consacrée à cet enseignement en Europe. (*GDU*, t. IV, p. 78)

De nombreux articles évoquent la vie institutionnelle du Collège de France, en particulier ses relations ou celles de certains de ses professeurs avec le pouvoir politique. Certaines ont été directement vécues par Larousse, par exemple la révocation de Michelet, Quinet et Mickiewicz, par décret du 12 avril 1852, ou encore celle de Renan en 1864, rétabli dans ses fonctions en 1870. À cette date – changement de paysage politique oblige – c'est E.-R. Laboulaye, titulaire de la chaire de Législation comparée, qui doit “suspendre son cours au Collège de France, pour mettre un terme aux scènes tumultueuses qui s'y passaient et dont il était l'objet” (*GDU*, t. X, p. 13). Cette implication, souvent vécue avec passion, des professeurs dans la vie politique fait écho à l'insistance de Larousse sur l'indépendance des idées affirmées dans les cours qu'ils dispensent au Collège de France :

Un enseignement conçu d'après un plan si large, et fait par des hommes éminents, sans autre ambition que de répandre les lumières, ne pouvait manquer de blesser plus d'une fois les idées reçues, les puissances établies et les convenances transitoires des gouvernements. L'absolu des idées devait inévitablement se heurter aux contingences des faits. Aussi le Collège de France, que nous avons vu dès les premiers jours en butte aux persécutions de l'esprit de parti et de l'envie, eut-il à se défendre plus d'une fois contre des attaques de l'esprit religieux ou politique, et même à se garantir du reproche de troubler l'ordre en disant tout haut ce qu'un grand nombre murmuraient tout bas. (*GDU*, t. IV, p. 605).

Les relations du Collège de France avec les principales institutions d'enseignement supérieur font, elles aussi, l'objet d'une attention toute particulière. Ainsi est-il précisé, dans l'article ÉCOLE, que les conférences données à l'École Normale sont “destinées à réviser et compléter”, pour les élèves de la section des sciences de première année, les cours de la Sorbonne et du Collège de France. C'est toujours dans ce même esprit de collaboration et d'échanges intellectuels de haut niveau qu'il est très souvent fait mention des cours prestigieux que les savants ont suivis à Paris, notamment à la Sorbonne et au Collège de France, le lexicographe associant très volontiers ces deux établissements.

3. Nous avons conservé l'orthographe en usage à l'époque de Larousse.

L'ouverture du Collège de France sur le monde est une autre caractéristique qu'aime à souligner Larousse. L'accueil de savants étrangers est reconnu comme l'une des premières manifestations du Collège royal et assura, à travers toutes les époques, le rayonnement international de l'institution. Parmi de nombreux exemples, citons celui du poète polonais Mickiewicz, chef de file des romantiques, qui occupa une chaire de littérature slave de 1840 à sa révocation, en 1844 :

Les cours qu'il y fit excitèrent en peu de temps l'attention universelle : Français, Polonais, étrangers de toutes les nations se pressèrent bientôt autour de lui, séduits par l'étendue de son érudition et par le charme quelque peu étrange de sa parole dans une langue qui n'était pas la sienne. (*GDU*, t. XI, p. 227)

ou encore la richesse des échanges internationaux dans le laboratoire de Claude Bernard :

[...] Le laboratoire de Claude Bernard, situé au Collège de France, est l'endroit où l'illustre physiologiste a fait ses grands travaux. C'est le même laboratoire où Magendie avait entrepris ses recherches. Plusieurs étrangers y travaillent et en sortent pour aller porter dans leur pays le flambeau de la physiologie expérimentale. (*GDU*, LABORATOIRE, t. VIII, p. 10)

Le fonctionnement du Collège de France, note Larousse, assurait les meilleures conditions à une transmission idéale du savoir. Retenons l'exemple des leçons de A.-L. De Chézy, titulaire, de 1814 à 1832, d'une chaire de Langue et Littérature sanscrites, qui ont “formé d'illustres orientalistes, Loiseleur, Deslongchamps, Burnouf, Bopp, Lasser”. (*GDU*, t. IV, p. 78). Cette transmission du savoir est mise en valeur par les références bibliographiques nombreuses et minutieuses des cours ou des ouvrages publiés par les professeurs du Collège de France : citons pour exemple les deux colonnes consacrées au compte de l'ouvrage de Michelet et Quinet, *Des Jésuites* (1843) (*GDU*, t. IX, p. 965).

L'intérêt de Larousse pour le Collège de France concerne également le domaine artistique.

La statuaire apparaît comme un élément représentatif de l'architecture à la fois intérieure et extérieure de l'établissement. Sont notamment évoquées la statue en bronze de Dante sculptée en 1879 par Jean-Paul Aubé et placée dans le square situé face au Collège de France, la statue en marbre de Champollion réalisée par Bartholdi. Larousse n'a omis aucun détail, mentionnant minutieusement les bustes de Rémusat, Vauquelin, Ampère, Sylvestre de Sacy,



Gravure représentant l'angle de la rue St-Jacques et de la place Marcelin-Berthelot en cours d'aménagement au XIX^e siècle (cliché Collège de France, J.-P. Martin).

Daunou, Portal et Jouffroy sans oublier le buste "Science et Littérature" disposé dans la cour de l'entrée Saint-Jacques.

L'art pictural répond à une volonté tout aussi affirmée d'une énumération exhaustive, à travers différents articles, notamment l'article COLLEGE DE FRANCE :

Dans la salle de physique, un tableau de Lethière représente *François I^{er} signant l'acte d'établissement du Collège Royal de France*, et un tableau de Thévenin, *Henri IV dotant les chaires du collège* [sic]. Dans la salle des Langues Orientales, Camus a peint la *Mort de Delille*. (GDU, t. IV, p. 605)

S'agissant de l'emblème du Collège de France, "d'azur, à trois fleurs de lis d'or, et en coeur un livre ouvert d'argent avec ces mots : Docet omnia, de sable" (GDU, t. VIII, p. 473), nous le trouvons à l'article FLEUR, parmi la longue liste des "Familles, villes, établissements civils et religieux, corporations qui portent des fleurs de lis dans leurs armes".

Ailleurs, ce sont les aquariums d'eau marine ou encore les bassins destinés à des expériences de pisciculture qui bénéficient de longues notices. L'article PISCICULTURE, très détaillé, fait une large place à la fécondation artificielle, exposant sur deux colonnes les recherches développées après 1848 :

Pour faire une fécondation artificielle, on se procure au moment du frai quelques mâles et femelles de

l'espèce qu'on a choisie. On les conserve dans des réservoirs convenablement disposés ou bien on les met dans une huche dite boutique à poisson. Cette huche est une espèce de caisse en bois percée de trous et baignant dans l'eau [...] nous citerons l'appareil à ruisseaux factices et à courants continus inventé par M. Coste et employé par lui au Collège de France. Cet appareil est formé par l'assemblage de canaux parallèles, disposés en gradins de chaque côté d'un canal supérieur et central qui les alimente. On garnit chacun de ces canaux ou ruisseaux artificiels d'une claie en osier ou en verre placée à environ 0^m,02 ou 0^m,03 au-dessous de la surface de l'eau. C'est sur cette claie que sont placés les oeufs fécondés. [...] Au Collège de France, l'eau arrive par un robinet à l'autre extrémité du canal supérieur. Des expériences furent instituées dans un laboratoire du Collège de France pour étudier toutes les conditions qui entravent ou favorisent le succès des opérations. [...] (GDU, t. XII, p. 1072)

Si le GDU nous donne, à travers plus de vingt-quatre mille pages, une représentation assez bien répartie diachroniquement de l'histoire du Collège de France, le rédacteur s'attarde plus volontiers sur l'époque contemporaine avec toujours le souci de puiser dans le passé ce qui peut enrichir le présent. C'est ainsi qu'il relève systématiquement les éléments biographiques qui lui permettent d'indiquer que telle personnalité a, souvent très jeune, nourri son savoir en fréquentant les cours du Collège de France. Parmi les nombreux exemples donnés par Larousse citons l'orien-

taliste Stanislas Julien (1799-1873), dont il a suivi les cours et qui aurait appris le chinois en suivant lui-même ceux d'Abel Rémusat ; ou encore Juan Diaz, martyr espagnol du XVI^e siècle, qui “fit ses études à l'université d'Alcala, alors dans toute sa splendeur, puis à Paris, au Collège de France, où il rencontra Ignace de Loyola, Calvin et Servet aux leçons de Vatable et de Danès”. (*GDU*, t. VII, p. 745).

Nous réserverons une place de choix à la belle histoire du mathématicien Sylvestre-François Lacroix (1765-1843). Originaire d'une famille extrêmement pauvre, c'est en lisant Robinson Crusoé qu'il se serait prit de passion pour les voyages. Mais, incapable d'interpréter les traités de navigation qu'il s'était empressé d'acquérir, “l'enfant alla furtivement suivre, au Collège de France, les cours de Monge”, qui le remarqua et lui ouvrit les portes d'une brillante carrière. (*GDU*, t. X, p. 40).

La touche personnelle apparaît également dans l'enthousiasme que Larousse ne cherche pas à déguiser dans nombre d'articles. Son éloge concerne soit l'institution elle-même :

On peut dire, en un mot, que le Collège de France est le temple des connaissances humaines. Aucun établissement d'instruction ne lui est supérieur au monde. (*GDU*, t. IV, p. 605)

soit l'un de ses professeurs, par exemple Claude Bernard pour avoir “beaucoup contribué par ses cours et par ses ouvrages à populariser cet enseignement [de la médecine expérimentale]”. (*GDU*, t. II, p. 598).

C'est aussi l'enthousiasme de l'homme politique et social de la République, intarissable sur des valeurs telles que la liberté de penser :

Edgar Quinet, de concert avec ses deux amis Michelet et Mickiewicz, prit pour mission d'être le guide de la jeunesse française vers la liberté. [...] il déploya le drapeau de la liberté religieuse et philosophique [...]. (*GDU*, t. XIII, p. 550)

Mais Larousse sait aussi, à l'occasion, donner de sérieux coups de griffes à cette institution. Ainsi, dans un long article qu'il consacre au FLANEUR, proposant une typologie de l'espèce, il note que certains “s'imposent la tâche de suivre régulièrement tous les cours de la Sorbonne et du Collège de France, bonne aubaine pour certains professeurs qui n'ont jamais eu d'auditeurs d'un autre genre.” (*GDU*, t. VIII, p. 436) ! Ailleurs, s'intéressant au titulaire de la chaire de poésie latine de 1781 à 1813, Jacques Delille, connu sous le nom de “abbé Delille” pour avoir reçu des ordres mineurs, il consacre un article savoureux à Jeanne Vaudchamp, sa “compagne” :

Fille d'un musicien, elle apprit un peu de musique et vint à Paris, où Delille la rencontra un jour, dansant et jouant de la guitare près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois (1786). L'académicien causa avec la jeune fille qui lui plut, et peu après celle-ci était installée chez lui, au Collège de France. [Elle le suit dans ses voyages]. Réinstallé dans sa chaire au Collège de France, Delille reprit ses travaux poétiques à l'instigation de Jeanne Vaudchamp, qui prit, à partir de 1806, le nom de M^{me} Delille et lui fit une vie des plus dures. On raconte qu'elle l'enfermait pour qu'il travaillât, qu'elle lui imposait un certain nombre de vers à faire par jour, qu'elle le privait d'un plat ou deux s'il n'avait pas fait sa tâche, et qu'il lui arrivait même de le battre s'il tentait de résister [...] (*GDU*, t. XV, p. 810)

En l'absence de documents qui nous permettent de connaître avec exactitude quels cours Larousse fréquenta au Collège de France, certains articles du *GDU* nous livrent donc de précieux renseignements. Nous savons, par exemple, qu'il a suivi les cours de chinois de Stanislas Julien, ceux de Coste, de Daunou, de Michelet, de Quinet, de Mickiewicz... Certaines anecdotes ont été de toute évidence vécues en direct, ainsi cette scène où, après la création en mai 1882 de la Société française contre la vivisection⁽⁴⁾, Mlle Marie Huot défendit “à coups d'ombrelle au Collège de France un singe contre le scalpel” du physiologiste Brown-Séquard (*GDU*, VIVISECTION, t. XVII, p. 1993).

Si le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* nous offre de multiples facettes du Collège de France – que nous sommes bien loin d'avoir toutes épuisées –, il n'est pas le premier ouvrage de Pierre Larousse à le mettre à l'honneur. L'intérêt du célèbre lexicographe pour cette institution est tel qu'il la mentionne sous l'entrée COLLEGE dès son premier dictionnaire, publié en 1856, le *Nouveau Dictionnaire de la langue française* en un seul volume. Puis, en 1858, Larousse mentionnait, dans un petit manuel didactique de lexicologie, le *Jardin des racines grecques*, un des endroits du Collège de France qui, nous l'avons vu, l'a fasciné :

[...] nous n'oublierons pas d'aller voir, au Collège de France, les collections que l'ichtyologie présente aux pisciculteurs. (*op. cité*, Introduction)

Ainsi le Collège de France s'inscrit dans la tradition des dictionnaires Larousse. ■

Christine Jacquet-Pfau
Maître de conférences au Collège de France
chaire de *Littératures modernes de l'Europe néolatine*

4. Le président d'honneur n'en était autre que Victor Hugo et le président effectif Alphonse Karr.

AGENDA

MANIFESTATIONS

● Premier colloque du Collège de France
à l'étranger : Un monde meilleur pour tous :
projet réaliste ou rêve insensé ?

8-9 mars 2006

Collège de France

Académie royale de Belgique

Université catholique de Louvain

Université libre de Bruxelles

● Colloque : Centre et périphérie

31 mai et 1er juin 2006

Prs Jean-Marie Durand et Michel Tardieu

● Colloque : Abraham Ecchellensis et la
science de son temps

9-10 juin 2006

Pr Henry Laurens

● Congrès Alzheimer Europe

30 juin 2006

Union Nationale des Associations Alzheimer

LEÇONS INAUGURALES

Maurice BLOCH ●

Chaire européenne 2005-2006

23 février 2006, 18 heures

Thomas PAVEL ●

Chaire internationale 2005-2006

16 mars 2006, 18 heures

Stanislas DEHAENE ●

Chaire de Psychologie cognitive expérimentale

7 avril 2006, 18 heures

Jon ELSTER ●

Chaire de Rationalité et sciences sociales

1er juin 2006, 18 heures

CONFÉRENCES

● M. Antonio PRETE

La pensée de la poésie dans le Zibaldone de Leopardi

3 mars 2006, de 10h00 à 12h00

● M. Hans BOTS

Une communication culturelle en Europe à l'Âge
classique : France/Pays-Bas 1550-1750

6, 13, 20 et 27 mars 2006, à 14h30

● M. Antonio GARCIA-BERRIO

Poéticité de l'espace littéraire

6, 13, 20 et 27 mars 2006, à 11h00

● M. Werner ECK

Cologne à l'époque romaine

7, 14, 21 et 28 mars 2006, à 14h30

● M. Michael SHERINGHAM

La notion du quotidien

14, 21, 28 mars et 4 avril 2006, à 17h00

● M. Marc HAUSER

Evolution of Aesthetics, Mathematics, Language Morality

20, 27, 30 mars et 3 avril 2006, à 17h00

● M. Jean-Jacques NATTIEZ

Unité ou éclatement de la musicologie ?

25 avril, 2, 9 et 16 mai 2006, à 17h00

M. Alfonso ARCHI ●

EBLA (24^e siècle av. J.C.)

3, 10, 17 et 24 mai 2006, à 17h00

M. Luciano CANFORA ●

Prestige de Cicéron et mythe de Spartacus : réception
médiévale et romantique

4, 9, 16 et 23 mai 2006, à 17h00

M. Adam SCHWIMMER ●

Anomalies and holography

9, 16, 23 et 30 mai 2006, à 10h00

M. Grigorii VILKOVISKY ●

Expectation values and vacuum currents of quantum fields

9, 16, 23 et 30 mai 2006, à 11h30

M. Solomon FEFERMAN ●

Gödel's theorem, minds and machines

11 mai 2006, à 17h00

M. Peter WESTBROEK ●

La découverte du monde

24, 31 mai, 7 et 14 juin 2006, à 17h00

M. Emmanuel BREUILLARD ●

Propriétés qualitatives des groupes discrets

24, 31 mai, 7 et 14 juin 2006, de 14h00 à 16h00

TOUTE L'ACTUALITÉ SUR WWW.COLLEGE-DE-FRANCE.FR

La Lettre du Collège de France

Directeurs de la publication : Jacques GLOWINSKI, Administrateur du Collège de France et
Florence TERRASSE-RIOU, Directrice des Affaires culturelles et relations extérieures

Direction éditoriale : Marc KIRSCH - Patricia LLEGOU

Conception graphique : Patricia LLEGOU - Relectrice : Céline VAUTRIN

Crédits photos : © Collège de France, PATRICK IMBERT - Reproduction autorisée avec mention d'origine.

ISSN 1628-2329 - Impression : CAPNORD&AUGUSTIN

11 place Marcelin-Berthelot - 75231 Paris cedex 05

HOMMAGE



Marie Thérèse Maury, née le 8 mars 1929, décédée le 17 septembre 2005 à Montauban, a fait toute sa carrière au Collège de France, de 1951 à 1989, date de son départ en retraite.

Diplômée de l'école de notariat, licenciée en droit, Madame Maury a été recrutée en 1951 par le CNRS pour être mise à la disposition du Collège de France en qualité de bibliographe adjointe spécialisée. Après une interruption de fonctions de deux ans et demi, elle a été réintégrée au sein des services administratifs du Collège de France.

Placée à la tête de la Division des Affaires générales et de la gestion des services généraux, elle a su donner la pleine mesure de son efficacité.

Promue ingénieur d'études de 2^e classe, elle a été élevée au grade d'officier dans l'ordre des Palmes académiques.

Mme Maury était appréciée pour son sens exceptionnel des relations humaines, son sens des responsabilités, son dévouement et ses compétences. ■

INFOS C.L.A.S.

Noël des enfants

Le 17 décembre dernier, les enfants des personnels du Collège de France se sont retrouvés dans l'amphithéâtre Marguerite de Navarre transformé en salle de spectacle, pour assister au spectacle intitulé "Robin des Bois" de la compagnie "Dans les décors".

Ils ont pu ensuite apprécier un goûter offert par le CLAS à l'occasion des fêtes de Noël. ■



Activités du CLAS

Depuis son élection, le nouveau bureau du CLAS a proposé :

- la fête des enfants : le 17 décembre 2005 ;
- des places pour l'exposition "Vienne 1900, Klimt, Schiele, Moser Kokoschka" au Grand Palais ;
- des conférences de professeurs :
 - 14 novembre 2005 : Daniel Roche
"Voyages du XVII^e au XVIII^e siècles "
 - 2 février 2006 : Jean Yoyotte
"Canope, un homme, une ville, une étoile"



Jean Yoyotte



Daniel Roche

Pour l'année 2006, le CLAS propose :

une série de conférences de professeurs :

- Christian Goudineau
Le vin en Gaule
21 février
- Carlo Ossola
Europe, le chef d'œuvre inconnu
17 mars
- Yves Coppens
Titre non communiqué
4 avril
- Michel Zink
La lettre et le livre au Moyen Âge
5 mai
- Emmanuel Le Roy Ladurie
Fluctuations historiques du climat et de la météorologie aux XIII^e et XXI^e siècles
16 mai

- M. John Scheid
L'archéologie du rituel
6 juin

des entrées pour les expositions suivantes :

- "L'âge d'or des sciences Arabes"
Institut du monde arabe
28 février
- "Phillips collection Washington"
Musée du Luxembourg
7 mars
- "Le douanier Rousseau"
Grand Palais
26 avril ■